

CINÉ **CHOC**

FANTASTIQUE
ÉROTISME
AVENTURE

LES FILS
DE MAD MAX

CAPTAIN
INVINCIBLE

ILSA
LA TIGRESSE

LES TRAINS
DE L'HORREUR



TRIMESTRIEL
N°2. 20f

STAR *Ciné* VIDÉO

INSOLITE, SENSUEL, CHOC: NEW-YORK NIGHTS



KARINE
STEPHEN

•
MAI MISSION
•
LOCKER

•
LES FEMMES
RÉ-HISTORIQUES

•
DAYDREAM
•
TOP MODEL



A FORTERESSE
NOIRE



VIENT DE PARAÎTRE

MA-6126-10-20 F

SUEL N° 10 20f

Ciné. choc. Sommaire



Preview :	
LE RETOUR DE CAPTAIN INVINCIBLE	p. 4
Les dossiers du cinéma populaire :	
ILSA, LA TIGRESSE	p. 6
Rencontre avec :	
LE DEMENTIEL JOHN WATERS	p. 12
Notes de lecture	p. 15
CinéVidéo X :	
C'EST ARRIVÉ A HOLLYWOOD, SUPERSENGIRL, etc.....	p. 16
Ciné-Vidéo Choc :	
DRACULA/ CHRISTOPHER LEE	p. 20
Ciné-Vidéo Choc :	
LES FILS DE MAD MAX	p. 28
2019, APRES LA CHUTE DE NEW YORK	p. 29
LE GLADIATEUR DU FUTUR	p. 30
LES EXTERMINATEURS DE L'AN 3000	p. 31



Poster Cinéchoch :	
LES NOUVEAUX BARBARES	p. 26

Ciné-Vidéo Choc :	
L'HEROIC-FANTASY / KRULL	p. 32

Au Rayon des «Invisibles» :	
L'ÉPÉE ENCHANTEE	p. 36

Ciné Choc Actualité :	
FORBIDDEN ZONE	p. 40
THE WIZ	p. 41

Au Tableau d'Horreur : Les Trains de l'Épouvante :	
LE PETIT TRAIN-TRAIN DES HORREURS	p. 42
TERREUR EXPRESS	p. 44
TERREUR DANS LE SHANGAI EXPRESS	p. 45

Ciné Choc Actualité :	
LOOKER	p. 48
LA FORTERESSE NOIRE	p. 49

La Mystérieuse Photo Choc	p. 51
---------------------------------	-------



CINECHOC N° 2, Trimestriel 33, passage Jouffroy - 75009 Paris
(tél 824 88 98) - Directeur de la Publication : R. Jacquet - Rédac-
teur en Chef : Pierre Charles - Rédaction : Pierre Charles, Patrick
Cruzot, Hugues Depretis, Marc Lewis, Norbert Moutier, Tania
Thomassian, Marc Toullec - Collaboration : Michel Chevalier, Patri-
ce Enard, Brad Gaumont. Photos archives P. Charles Correspond-
ants : Ramon Freixas, Franco Rinaldi, Michael Taylor, Frank
Williamson. Dépôt légal : Juin 1984. Nous tenons à remercier : MM.
Michèle Abitbol (C.I.C.), Pierre Carbone, Commodore Films, les
Films Jacques Lelièvre, Jean-Pierre Jackson, S. Rabindragar et
Shero. Couverture : 1990-Les Guerriers du Bronx (Commodore
Films).



Preview

The return of captain invincible

LE DIABOLIQUE MISTER MID-NIGHT MENACE LA PAIX DU MONDE...

APRÈS VINGT LONGUES ANNÉES D'INACTIVITÉ, LE PLUS DROLE DES SUPER-HÉROS AMÉRICAIN REPREND DU SERVICE !...



Après vingt longues années d'inactivité, *Captain Invincible* (Alan Arkin) est enfin de retour !

Le redoutable adversaire de *Captain Invincible* : le super-vilain *Mister Midnight* (Christopher Lee).



Superman, Spiderman, Captain America, Captain Marvel... On ne les compte plus ces héros défenseurs de la veuve, de l'orphelin et des États-Unis d'Amérique. *Captain Invincible*, malgré un glorieux combat contre les nazis durant la Seconde Guerre mondiale, trouve son intégrité mise en doute. À cause d'une cape rouge, il est accusé d'être à la solde de Moscou ! Tribunaux, campagnes de presse : le super-héros déchu s'exile en Australie où il sombre dans l'alcoolisme. Les années passent. Mais voilà que le ténébreux Mr. Midnight menace la paix du monde. Inquiet, le gouvernement des U.S.A. fait appel au

Captain Invincible qui, après vingt ans d'inactivité, n'est plus ce qu'il était...

La comédie est un genre difficile ; le film de science-fiction l'est également, sinon plus. C'est dire que la parodie, étroite combinaison des deux genres, n'est pas d'un abord particulièrement aisé. Dans ce domaine, les réussites sont rares ; les échecs insupportables d'imbécillité. Donc, à priori, *The Return Of Captain Invincible* n'augurait rien de bon. Et pourtant le film est une réussite.

Philippe Mora, le metteur-en-scène, a d'abord eu l'excellente idée de parsemer le récit de séquences musicales

d'une irrésistible drôlerie : une réunion d'état-major composée de personnages on ne peut plus sérieux dégenère en un show pimpant, le méchant Mr. Midnight pousse la chansonnette secondé par une nuée de girls sexy agitant des sorbetières, tentant ainsi le très vulnérable *Captain Invincible* en proie aux démons de l'alcool... Scènes hautes en couleur, inventives, chorégraphiées avec humour. Les toutes premières minutes du film composées de bandes d'actualité truquées recèlent de trouvailles tel que l'apparition systématique de Mr. Midnight parmi les figurants. Le choix de Christopher Lee peut sur-



▲ Captain Invincible et son amie Patty (Kate Fitzpatrick) aux prises avec de diaboliques fuyaux animés...



THE RETURN OF CAPTAIN INVINCIBLE Australie/ 1982 Réal : Philippe Mora. Prod : Andrew Gaty. Scén : A. Gaty, Steven E. Desouza. Mus : William Motzing. Photo : Mike Malloy. Mont : John Scott. Int : Alan Arkin (Captain Invincible), Christopher Lee (Mr. Midnight), Kate Fitzpatrick (Patty), Bill Hunter (Tupper), Michael Pate (Le Président).

Aux côtés de Christopher Lee qui doit sa célébrité en interprétant plusieurs fois le Comte Dracula, on remarquera aussi Michael Pate qui fut en 1959 un cow-boy vampire dans le curieux film d'Edward Dein dans **Les Griffes du Vampire**. Pate est aussi le réalisateur de **Tim**, avec Mel Gibson, distribué par Méliès Vidéo.

prendre pour ce rôle. Après avoir incarné le Prince des ténèbres dans le très drôle Dracula, Père et Fils, un officier nazi dans le 1941 de Steven Spielberg où il se faisait traiter de vampire par Toshiro Mifune, cette composition d'un méchant de série ne laisse aucun doute quant à la destinée que l'acteur prend par rapport à sa légende. Le voir amorcer quelques pas de danse en chantant (eh bien !) dans des décors délirants ravira jusqu'au plus austère de ses admirateurs. Outre la performance de Christopher Lee, *The Return Of Captain Invincible* mélange de nombreuses surprises. Certains gags sont de

véritables morceaux d'anthologie. En particulier, une bataille de tartes à la crème digne de Laurel et Hardy et l'attaque de dizaines d'aspirateurs en folie... Mais la parodie serait un peu vaine si elle ne rendait pas hommage aux œuvres dont elle se lit. Que ce soit le règne de Mr. Midnight truffé de pièges invraisemblables, ou la rééducation du Captain Invincible qui apprend à voler comme d'autre à nager, tout reste constamment en rapport avec la mythologie du super-héros, vedette de B.D. et de séries, ici vieillissant et alcoolique, brisé parce que son patriotisme se trouve remis en question. On songe bien sûr

au Superman 3 de Richard Lester qui lui aussi était confronté à une démythification virulente mais qui, finalement, au son d'une musique triomphale reprenait du poil de la bête.

L'exemple de Captain Invincible est similaire. En définitive, la différence entre l'ironie de Superman 3 et le burlesque de Captain Invincible ne saurait être affaire de sérieux ou d'un parti humoristique : le genre ne pourrait exister que sous la forme de parodies que la distinction ne semble-t-elle guère plus probante.

Michaël TAYLOR.

Les dossiers du cinéma populaire

DOCTEUR DANS UN CAMP DE CONCENTRATION NAZI, GARDIENNE DU HAREM D'UN ROI DU PÉTROLE, OU DIRIGEANTE D'UN VASTE RESEAU DE PROSTITUTION, MAIS TOUJOURS BELLE, HAUTAIN, NYMPHOMANE, SA-DIQUE ET CRUELLE TELLE EST...
ILSA LA TIGRESSE

L'INCROYABLE HEROÏNE DE TROIS DES FILMS LES PLUS MAL-SAINS DE L'HISTOIRE DU CINÉMA DISPONIBLES EN VIDÉO DANS LEURS VERSIONS INTÉGRALES !



Dyanne Thorny, Haji Cat, Tanya Boyd et Marilyn Joy dans Ilsa, Gardienne de Harem. (Photo d'exploitation et poignés : si la censure tolère les scènes de tortures les plus abominables elle interdit par contre la vision des poitrines nues, d'où la présence des petites étoiles !)

Ilsa la tigresse



▲ Ilsa, Gardienne de Harem.

LA TRILOGIE DE L'HORREUR :

LE S.S. ÉTAIT LÀ...

LES GRETCHEN AUSSI

Grande, blonde, visage dur et anguleux, poitrine opulente... Telle apparaît Ilsa, tortionnaire et docteur dans un camp de concentration où elle expérimente les limites de la résistance humaine à la souffrance. Injection de la syphilis, corps immergés dans l'eau bouillante, plaies entretenues par l'apport d'ascléots... rien n'est épargné aux prisonniers. Surtout pas l'émasculation quand ceux-ci ne se sont pas montrés à la hauteur de ses expériences en matière de performances sexuelles. Un bel élan américain profitant de sa position privilégiée auprès de la cruelle Ilsa qu'il aura sa-

tisfaites organise une évasion qui finira dans un bain de sang. La blonde gretchen n'échappera pas au massacre. Le S.S. était là... Les gretchen Aussi partage avec Cannibal Holocaust le titre peu enviable du film le plus ignoble de toute l'histoire du septième Art. Pourquoi ? Réponse simple pour ne pas dire simpliste : on n'exploite pas ces échos-là. En l'occurrence l'extermination dans les camps de la mort. Sujet tabou auquel seul un film à thèse dit sérieux peut prétendre sans ambiguïté. Mais Le S.S. était là... Les Gretchen Aussi est loin du Nuit et Brouillard d'Alain Resnais : c'est

un film d'horreur au sens plus concret du terme. Complaisance morbide, cruautés grand-guignolesques, effets gore à volonté... Des éléments assez peu enclin à exalter le nazisme. D'ailleurs, à aucun moment, le metteur en scène se livre à une reconstitution historique. Le cadre, l'époque sont bien sûr respectés, les uniformes n'ont pas changé mais les personnages désaxés au possible ne sont jamais identifiés aux véritables bourreaux nazis. L'étonnante galerie de supplices, de tortures auxquels ils s'adonnent ne laisse aucun doute à ce sujet. Ces sévices infernaux sont tout à fait comparables



▶ Ilsa, La Tigresse du Goulag.



▲ Affichette espagnole de Ilsa, La Tigresse du Goulag.

Ilsa, La Tigresse du Goulag. ▶



aux débordements sophistiqués d'un «Fu Manchu» dont le réalisateur aurait décidé de ne plus rien suggérer. Ce ne sont que plaies béantes, chairs pantelantes et ingéniosité dans l'atroce qui alimentent les réactions émotionnelles du spectateur. Comme dans un film d'horreur italien basé sur l'effet choc. Le dégoût est légitime bien sûr mais condamner le film au nom de ce même dégoût que l'on rencontre sous d'autres formes dans tous les genres, demeure facile et déconcertant. A en croire certains, le film aurait été commandité par quelques inconditionnels de Goebbels !

Incontestablement, Le S.S. était Là... ne méritait pas ce rejet unanime. Ces nazis d'opérette qui pourraient être autant de Fu Manchu en Kimono ont suffi à faire de cette œuvre bien ficelée le bouc émissaire d'une bonne conscience méritocrate mais qui gagnerait à se montrer moins agressive envers un produit qui n'en demandait pas tant.

ILSA, GARDIENNE DE HAREM

Après nous avoir conté les sinistres exploits de l'autoritaire Ilsa dans un

camp de concentration nazi où ses fonctions de médecin-chef lui permettaient de se livrer à d'atroces expériences sur de malheureuses prisonnières afin d'étudier les limites de la résistance humaine à la souffrance, Don Edmonds ressuscite deux ans après son héroïne d'un genre spécial pour la transporter dans l'Arabie contemporaine.

Blonde, grande, vêtue d'une uniforme moulant mettant en évidence sa poitrine agressive, la dominatrice Ilsa, toujours interprétée par l'incroyable Dyanne Thorne, est devenue la redoutable gardienne du harem d'El Sharif,

Les dossiers du cinéma populaire



Pour se venger d'Ilsa, le cheik la livre enchaînée à un monstrueux lépreux.



Pour se venger d'Ilsa, le cheik la livre enchaînée à un monstrueux lépreux.



cheik extrêmement puissant grâce à ses terres regorgant de pétrole. Secondée par deux sculpturales beautés noires, Satin et Velours lesbiennes expertes en arts martiaux, Ilsa dompte les filles kidnappées à travers le monde afin qu'elles soient capables de satisfaire les plaisirs sexuels les plus insensés du cheik. Rien n'est épargné aux prisonnières au moindre refus : l'imagination d'Ilsa ne connaît pas de limites dans la conception de tortures de plus en plus abominables.

Le docteur Kaiser, un célèbre diplomate américain, rend visite au cheik, accompagné par son secrétaire Adam

Scott qui est en réalité un agent de l'Intelligence Service. Craignant que les américaines ne découvrent les captives, le cheik se sépare d'elles en les vendant dans un marché d'esclaves.

Une jeune fille (Haji Cat que l'on reverra bientôt dans Hollywood Vixens de Russ Meyer dont nous vous avons parlé dans notre précédent numéro), au service de Scott, s'était déjà introduite dans le harem mais, découverte, on la soumet aux pires supplices. Son oeil droit arraché est même offert pendant un repas au malheureux di-

plomate croyant manger un œil de mouton selon la coutume ! Ilsa tombe amoureuse de son ennemi, le bel-kire et macho Adam Scott. Pour se venger d'Ilsa, le cheik la livre à un lépreux tandis que l'américain devrait succomber aux morsures d'une mygale. Mais, comme dans le premier épisode de la série, la révolte éclate enfin et après un massacre spectaculaire, Ilsa ira croupir dans la fosse où survivait péniblement le jeune héritier du royaume.

Au sordide camp de la mort succède ainsi un somptueux palais où de jeu-



VIDÉO FILMOGRAPHIE

1973-LE SS ETAIT LÀ... LES GRETCHEN AUSSI (ILSA, SHE-WOLF OF THE SS) Canada Réal Don Edmonds Scén. Jonah Raysten Photo Glen Rowland Effets spéciaux, maquillage Joe Blasco Distr. cinéma Audifilm Vidéo Swan Vidéo Diffusion Int. Dyanne Thorne, Jo Jo Deville, Uschi Digart, Sandy Richman, Gregory Knoph

1975-ILSA, GARDIENNE DE HAREM (ESCLAVES DES DESIRS OBSCÈRES) Titre vidéo (HAREM) (ILSA, HAREM KEEPER OF THE OIL SHEIKS) Canada Réal Don Edmonds Scén. Langton Stafford Photo Glen Rowland, Dean Cundey Effets spéciaux, maquillages spéciaux Joe Blasco Distr. cinéma Audifilm Vidéo Ciné 7 (duplic. excellente) Int. D. Thorne, Sharon Kelly, Haji Cat, Tanya Boyd (Sabin), Marilyn Joy (Velvet), Victor Alexander (El Sharti), Wolfgang Rohm (Kaiser), Su Ling, C. D. Lefleur

1977-ILSA, LA TIGRESSE DU GOULAG (ILSA, THE TIGRESS OF SIBERIA) Canada Réal Jean Laffeur Scén. Debra Karjala Int. D. Thorne, Michel Morin, Jean-Guy Latour, Michel Mailhot

nes et jolies danseuses devaient leurs charmes devant une audience masculine émerveillée. Les amateurs de grosses poitrines seront comblés : aux côtés de Dyanne Thorne, ils retrouveront avec plaisir deux vedettes de l'inénarrable Supervivens de Russ Meyer : Uschi Digart (que l'on peut voir également dans le premier «Ilsa») et Haji Cat. Cependant, même si le cadre de l'action est beaucoup moins sordide que celui du précédent volet.

Ilsa, Gardienne de Harem n'en est pas moins un nouveau cocktail explosif de sexe, de perversité, de sadisme et

d'horreur, un festival de scènes atroces où l'énérogobline cède à l'écœur : coupable d'avoir batifolé avec l'une des favorites du cheik, un soldat obèse est rapidement transformé en ennue par deux tigresses noires assoiffées de sang ; un docteur augmente le volume des fesses de ses prisonnières en leur faisant des piqûres ; sans la moindre anesthésie et devant des spectateurs hilares, on arrache toutes les dents d'une esclave selon les desirs de son nouveau propriétaire ; charge explosive placée dans le vagin qui explose seulement au moment de la jouissance ; seins lentement écrasés

entre deux planches ; pieds dévorés par des fourmis particulièrement voraces ; homme recouvert de pétrole que l'on transforme en torche turpente, sac rempli de débris humains, femme que l'on gave continuellement, etc... etc... Le film présente par ailleurs une galerie de personnages tous plus antipathiques les uns que les autres et les deux américaines, l'un bouffi et quelque peu grotesque, et l'autre bellâtre macho, ne font pas exception à la règle !

Quittons maintenant les sables brûlants du désert pour retrouver Ilsa

Les dossiers du cinéma populaire

Uschi Digart dans *Ilse, Gardienne de Harem*.



Ilse, Gardienne de Harem. ▼



dans les plaines glacées de l'U.R.S.S., au début des années cinquante, avec le film de Jean Lafleur : avec l'Univers en folie du grand Russ Meyer : Uschi Digart, le «SuperSoul» de Supervixens.

ILSA, LA TIGRESSE DU GOULAG

Ilse, opus 3 et dernier épisode à ce jour. Ilse arbore toujours un uniforme de plus bel effet. Héroïne du mal, intemporelle comme le vice qu'elle incarne, l'ex-aryenne revêt dans *La Tigresse du Goulag* le tunique d'un

membre zélé de l'Armée Rouge. Comme dans les deux autres films de la série, le décor ne prend jamais la dimension idéologique qu'on lui prête trop souvent. Ce goulag sur lequel règne la perverse Ilse, se trouve, bien sûr, être le théâtre des raffinements cruels obligatoires à ce genre de productions. Une tête est écrabouillée d'un coup de mallet, des prisonniers sont livrés à des tigres affamés, d'autres sont embrochés sur des pics... Ingrédients intrinsèques tout comme ces séquences érotiques «softs» mais néanmoins efficaces qui parsèment une intrigue divisée en deux parties bien distinctes, la première très fidèle à l'esprit des précédentes «aventures»

d'Ilse, se déroule dans le fameux goulag. Puis survient le mort de Staline : les prisonnières du camp se révoltent. Ilse et ses lieutenants parviennent toutefois à s'échapper. Trente ans plus tard à Montréal, un ancien détenu reconnaît en la dirigeante d'un réseau de prostitution celle qui fut son bourreau : Ilse qui ne se contente pas d'organiser des rendez-vous galants mais extirpe aussi à de hautes dignitaires quelques précieuses informations en bénéfice de l'espionnage international. Des lors, *La Tigresse du Goulag* bifurque vers un autre genre : le film d'espionnage façon bande dessinée. Quasiment du James Bond : violence familiale et érotisme coquet en

Joe Bianco, auteur des extraordinaires maquillages horribles des Ilsa, a également travaillé sur d'autres films comme Johnny Firecloud, un western sanglant (ci-dessus : Bianco et Richard Kennedy qui joua Kaiser dans le second Ilsa sous le nom de W. Rahm), Frissons et Rage de Cronenberg, avant d'ouvrir une école de maquillage tout en travaillant pour la télé où il est devenu le maquilleur personnel de célébrités comme Orson Welles.

Ilsa, Gardienne de Harem.



LA HUELLA DEL HAIEN



VIDÉO FILMOGRAPHIE (suite)

Pour le producteur suisse E. C. Dietrich, Jess Franco a réalisé une imitation d'Ilsa, avec Dyanne Thorne. **LE PÉNITENCIER DES FEMMES PERVERSES (GRETA, HAUS OHNE MANNER 1977)**. Enfin, en 1980, Gail Palmer a produit et réalisé (avec Bob Chinn) **PRISONNER OF PARADISE** (tourné en deux versions : soft et hard) où John Holmes interprète un marin pendant la deuxième guerre mondiale, qui découvre un camp nazi dans une île tropicale. Dirigés par Hans et ses deux jolies compagnes, Ilsa (Seka) et Greta (Sue Carol), les nazis donnent libre cours à leurs désirs sexuels les plus bizarres sur les filles qu'ils ont kidnappé.

Annoncé en 1978, **ILSA MEETS BRUCE LEE IN THE DEVILS TRIANGLE** (le fameux triangle des Bermudes) est resté à l'état de projet.

moins. Le happy-end est également dans cette tradition : l'assaut mené par une dizaine d'agents du KGB contre le repaire d'Ilsa ressemble à s'y méprendre aux bandes interprétées par le célèbre 007. Toujours dans cet esprit, les scénaristes ont introduit des détails facétieux gadgetisés : un ordinateur qui localise une phobie pour l'utiliser ensuite contre son malheureux détenteur ; un matelas hydraulique rempli d'essence sur lequel s'ébat un couple explose au contact d'un projectile chauffé à blanc et un infortuné protagoniste est broyé par un chasse-neige... Et qui, après cela, ose se plaindre du manque d'imagination des auteurs des productions de

cet acabit. Il est vrai que les promoteurs de films «bis» sont passés maîtres dans cet art : celui d'innover en matières d'atrocités. Des friandises saugouinantes que les amateurs apprécieront. D'ailleurs, le film semble avoir été conçu pour leur faire plaisir. Des agents secrets, une méchante héroïne, de la violence et un zeste d'érotisme pour épicer l'ensemble... Recette peu originale mais qui permet une infinité de variantes. Autant au premier degré qu'au second, tout cela reste en fin de compte passablement puéril. Une histoire pour gosses de dix-huit ans et plus, ce qui n'a rien de péjoratif à vrai dire. Pourtant le fait d'illustrer naïvement un scénario

classique n'a pas suffi à faire taire les détracteurs des «Ilsa» qui, quant à eux, ne plaisaient pas surtout lorsqu'il s'agit de tirer les oreilles d'un réalisateur indécrot. Quitte à satisfaire tout le monde, ce dernier aurait dû adopter à la lettre «Le Petit Poucet» dans une version où l'on tranche la gorge à d'innocents enfants. L'ogre ne se nommant pas Ilsa, la moralité reste sauve !

Marc TOULLEC et Marc LEWIS.

Rencontre avec:

John Waters.



le démentiel JOHN WATERS



▲ Divine dans Female Trouble.

En février 78, à la fête du fantastique à Paris, je reçois un film en pleine figure, tel un coup de poing : c'est Desperate Living de John Waters; 90 minutes de démesure, de sexe, de violence, de couleurs et d'humour... Un horrible humour malsain et démesuré.

Si vous ignorez encore tout de Monsieur John Waters, sachez qu'un distributeur français a la bonne idée de diffuser ses réalisations ce moment à Paris, que son récit autobiographique Shock Value vient d'être traduit sous le titre Provocation et que la cinémathèque de Beaubourg lui a rendu hommage en programmant durant une semaine un film par jour... Un régal pour l'amateur !

C'est donc avec une certaine excitation que je me rends, par ce petit matin parisien frisquet et pluvieux de mars, à l'hôtel près de l'École où John est descendu. Il m'accueille gentiment, sa longue silhouette mince et souple sanglée dans un manteau noir qui le rend plus longiligne encore. Il est sympathique, le regard chaud et

pétillant et la bouche gourmande qu'ombre un léger trait de moustache à la Gable. Voilà donc le sprince du dégueulais, tel que l'ont surnommé les américains; fini le look de hippie marginal aux cheveux longs des débuts, c'est un jeune homme très clean que j'ai devant moi ! Mesdames, Messieurs, n'associez pas bêtement créateur et créations, on peut faire de bons films sales tout en étant soi-même impeccable ! Il me confie que son public est déçu lorsqu'il le découvre ainsi, sans doute l'aimerait-il hirsute, jamais lavé et les cheveux colorés en rose !

Fils d'une honorable famille de Baltimore, il a très vite été attiré par le spectacle de la violence, et son esprit créatif s'est véritablement nourri de faits divers et d'accidents de toutes sortes : quelle manne que les détails horribles des journaux régionaux ou les grands procès criminels auxquels il a assisté comme ceux de Charles Manson - l'assassin de Sharon Tate - ou celui de Patty Hearst !

Il me confirme qu'enfant, il jouait

bien avec ses petites voitures, se délectant dans la re-création d'accidents terribles et irrémédiables à l'aide d'un marteau. Détestant la violence prévisible - telle qu'on la rencontre lors d'un match par exemple - mais passionné par l'accident dû au hasard, excité par les côtes spectaculaires d'un ouragan, de l'écrasement d'une grande roue de fête foraine, on ne s'étonne plus alors de voir Mink Stole, la fillette attardée de Divine dans Female Trouble, jouer à l'accident dans la carcasse d'un tableau de bord, huzante et grimaçante en train de s'armer de Ketchup !

Marqué par le capitaine Crochet et les hideuses sorcières de Walt Disney, impressionné par le laidéur physique et morale, John Waters s'est donné pour but d'écœurer, de choquer, mais aussi de faire rire n'importe quel américain moyen. Tous les clichés conventionnels de l'Amérique bien pensante sont passés allégrement à la moulinette : religion, famille, sexualité, rien n'est épargné.

Après Mondo Trasho, premier long



▲ Lyz Renay dans Female Trouble.



Female Trouble. ►

métrage en noir et blanc réalisé en 1969, que John qualifie lui-même de «gluants», et pour lequel il aura maille à partir avec les autorités locales : le tournage d'une séquence avec un auto-stoppeur ou lui vaut le délit d'attentat à la pudeur. Il signe en 1970 Multiple Maniacs, encore en noir et blanc faute de moyens ! On y retrouve son équipe favorite de comédiens, il y a là ses amis de toujours : David Lochary un jeune homme aux cheveux longs et moustaches : très esthétique décadent, Divine un ami d'enfance au physique explosif de cent cinquante kilos qui aime se travestir, son quintal et demi sera comprimé au fil des images dans les plus étonnantes des costumes ; c'est le reflet caricatural et monstrueux d'une Jayne Mansfield ou d'une Mamie Van Doren ; Mink Stole, encore une copine, la plus géniale peut-être, lesbienne ou débile mentale, perverse ou innocente, son physique se pile à toutes les exigences du scénario ; Edith Massey, la grosse vieille dame qui récite ses textes avec application et qui n'hésite

pas à arborer d'épouvantables petites tenues ; Mary Vivian Pearce, fragile et harlowienne. Multiple Maniacs est une sorte d'ébauche des films plus achevés qui suivront. Tout à la fois dingue et surréaliste, son intrigue est complexe, Divine s'y taille la part du lion, se faisant sodomiser à l'écide d'un chapelet dans une église, violée par un homard géant « Lobsters » - Je demande au passage à John d'où lui est venue cette idée de homard, il me confie avoir été intrigué par une carte postale qu'on lui avait adressée et qui représentait un très gros homard masquant les différentes vues d'une ville côtière du sud -, elle finira criminelle, anthropophage et enragée ! Peu de moyens mais un fourmillement d'idées et d'images choc : on n'est pas pris d'oublier en effet l'homme qui ravalait son vomit ou celui qui fait faire une sorte de numéro de cirque à son anus.

Il y a un monde « Waters », l'outrance, la démesure, la décomplexion, la saleté, les relents, le vomit, le cul, tous ces éléments en sont des composan-

tes actives, critiques, drôles et par-dessus tout génialement décapantes, éroïques et contestataires. Ne vous méprenez pas ! Dépassez votre dégoût primaire des graisses débordantes, des cacas de chien et des rats crevés, vous découvrirez alors la remise en question de toute une société, de la société.

John Waters se défend pourtant de faire des films à message, il est le maître de l'esthétique du mauvais goût, le minable et le regard acquiescent chez lui leurs titres de noblesse. Dans Pink Flamingos tourné tout de suite après Multiple Maniacs, il y a une image qui reste gravée dans sa mémoire, c'est celle de l'intérieur de la caravane miteuse et pourrie dans laquelle cohabitent Divine et sa famille : imaginez-vous du rose vif et du gris, du papier léopard pour le coin cuisine, un parc où l'énorme grand-mère gobe des œufs toute la journée, et au mur - suprême décoration, suprême horreur - une plaque : « Dieu protège notre mobil-home » ! Vous aurez une vague idée de la trame générale du film

Rencontre avec

Divine.



Divine.



quand vous saurez que Divine se bat pour conserver le titre de l'être le plus répugnant qui soit. C'est dans *Pink Flamingos* que vous la verrez ramasser et manger réellement un cacà tout frais de chien... Du producteur au consommateur somme toutes !

Le prince du dégueulis ne va pas sans le génie du déchets en la personne du décorateur Vincent Persano, as de la récupération dans les décharges publiques, du décor clinquant et tape-à-l'œil avec trois fois rien, il s'agrasse véritablement chacune des atrocités celluloidiques de John et son talent, à l'image de certains comédiens, débordé de partout !

Pink Flamingos fait du bruit, il rapporte de l'argent et cela permet à John Waters d'enchaîner sur *Female Trouble*. Divine y est de plus en plus convaincante en Dawn Davenport : une jeune femme au destin tragique, de l'adolescence à la chaise électrique !

Et en 1977, c'est *Desperate Living*, sans Divine cette fois, engagée pour d'autres spectacles, et sans David Lochary qui vient de mourir d'overdose :

c'est pour moi la plus intense, la plus vibrante réalisation de John Waters, peut-être parce que justement il n'y a plus vraiment de personnage central, mais une foule d'êtres affreux ou pitoyables qui s'entre-dévoient dans une ville refuge pour criminels : Mortville.

Un film au rythme soutenu, aux trouvailles multiples, haut en couleurs et en turpitudes.

La boucle semble être bouclée car Polyester, son dernier film, le plus apprécié du public, est moins empreint de cette folie créative du repoussant et de l'ordure. Un budget plus important, un acteur connu : Tab Hunter, un gimmick à la manière de ceux de William Castle dans les années cinquante (une carte Odorama comportant des pastilles odorantes à gratter correspondant à l'image que vous voyez sur l'écran), le tout forme un cocktail bien dosé propice à élargir la clientèle et à se creuser sa place dans le monde des réalisateurs américains.

John m'avoue sa passion pour Hers-

hell Gordon Lewis, ses petits films sanglants et démodés tel *Blood Feast* (1), pour Castle bien sûr, dont il se délecte de toute évidence évoquant le gimmick des fauteuils qui tremblent, ou celui des petits squelettes en plastique que l'on projetait dans la salle le moment adéquat, et pour Russ Meyer dont il est le premier admirateur, le qualifiant d'« Eisenstein du sex-film ».

Fan de rock n' roll, comme en font foi ses bandes sonores, découvreur avant l'heure de la mode punk, inventeur d'un monde délirant, ses films conserveront une modernité certaine car ils nous renvoient notre image : vous savez, celle que l'on cache - la moche, la triste, la dégueulasse, en un mot : l'atroce.

Alors John, je vous dis merci et j'espère quand même vous revoir avant l'Enfer !

Tania THOMASSIAN

(1) *Blood Feast* va sortir en vidéo dans la collection Muzik de l'étrange (Cinet Warner).



Notes de lecture

Télémark, La Dernière Aventure de Bruce Lee, et Juliette des Esprits de Fellini !

Vidéo Macho : Dapage Pro! Trav Industrial, s/n Hospital (Barcelone). J.A. Andreu Sanchez



DICTIONNAIRE DU WESTERN ITALIEN

(Editions du Grand Angé - Rue Reine Astrid, 166370, Marnembourg, Belgique Tél 060.31.21.68).

A' une époque où le western européen est toujours traité avec un profond mépris par certains critiques ignares (voir, par exemple, le récent Cinquante Ans de Western Américain, ouvrage par ailleurs bourré d'erreurs et d'oublis impardonnables), il est réconfortant de saisir la parution du remarquable Dictionnaire du Western Italien, troisième volet de Seul au Monde dans le Western Italien, étude exhaustive et passionnante de Gian Lhassa.

B.C. - BEFORE CONAN

(Movie Club/ Stefano Della Casa, Via Amedeo 5, Turin 10147, Italie)

Ouvrage intéressant composé de nombreux textes sur le péplum (dont les « 1001 Ensaorcelleuses du Péplum Italien » réédité dans notre numéro 1). Les auteurs, Piazza et Della Casa, annoncent une plaquette consacrée à Mario Bava.

CINE ZINE ZONE 23

(P. Charles, 16, Av. Emile Zola - 94100 St Maurice)

Entretien avec Glickenhauer, réalisateur du Droit de Tuer, la Vidéo au Rayon X et les films de monstres (payés de presse) 25 Frs le n°. En souscription : Le Fulmar n° 23 (100 Frs) consacrés à Robert Howard, l'auteur de Conan. Dans le n° 25 (25 Frs) : dossier cinéma entretien avec Arnold Schwarzenegger. Nombreuses illustrations.

HALLS OF HORROR est un nouveau magazine anglais consacré aux films d'épouvante, dans la tradition du regretté Famous Monsters Of Filmland mais en plus sérieux. Au sommaire du n° 1, on retiendra en

particulier un entretien avec Robert Block, l'auteur de Psychose, un bon dossier sur les psycho-killers par notre ami Michel Parry et la bande dessinée adaptant le film à sketches The Monster Club (1980 - De Roy Ward Baker, avec Vincent Price, Donald Pleasence et John Carradine) qui va enfin sortir chez nous, en vidéo cassette, grâce à Vidéo 72. Signalons que les dessins sont de John Bolton, un très grand artiste anglais, auteur de nombreuses B.D. parues dans The House Of Hammer adaptant les classiques de la célèbre firme britannique. En réalisant actuellement de nombreuses bandes d'horreur et d'heroic-fantasy pour les américains (notamment dans Epic), Bolton est devenu l'un des maîtres de la B.D. et de l'illustration, aux côtés de Frazetta et de Bernie Wrightson. Dans le n° 2, des dossiers sur Donald Pleasence, John Carradine et un entretien avec la reine du cinéma fantastique : Barbara Steele... naturellement !



Ecrire de la part de P. Charles à Halls Of Horror, 3, rue Leussham Way, London SE 146 PP Anglettere

VIDEO MACHO

L'aurait-on cru ! Il y a seulement quelques années ? la censure espagnole est devenue l'une des plus libérales du monde en ce qui concerne le sexe (et aussi la violence et l'horreur, contrairement aux pays scandinaves). Curieux contraste avec des pays comme l'Angleterre, la Belgique et la Suisse où la chasse aux films «sales» bat son plein (1) ! En Espagne, les cassettes de hardcores remportent actuellement un succès considérable et les meilleurs productions américaines sont enfin disponibles. Depuis le début de l'année, une nouvelle revue, Vidéo Macho, se présente un peu comme l'équivalent de Star Ciné Vidéo... à une différence près : les articles sont en effet illustrés par d'innombrables photos de scènes hard !

Au sommaire du premier numéro comportant quarante huit pages en couleur : un bon dossier sur la star Séks, un entretien avec Jess Franco et Lina Romay réalisé par notre correspondant Ramon F. Garcia, les critiques des nouvelles cassettes pornographiques et aussi des commentaires sur des films comme les Héros de

Toujours en Italie, mais dans l'hebdomadaire Supersex, une série de posters où les plus célèbres vedettes féminines de l'écran ne cachent rien de leurs charmes les plus intimes. Nous avons déjà pu admirer ainsi Laura Antonelli, Gina Lollobrigida et Ornella Muti dans les poses les plus lascives... mais, cette fois, il s'agit seulement de beaux dessins

Chez Images et Loisirs : Les Fiches de l'Affiche Deux séries de vingt cinq fiches (13 X 20,4) sont disponibles, l'une consacrée au western et l'autre à la science-fiction. Chaque carte reproduit une affiche en couleurs, française ou américaine, et, au verso, la fiche technique, le scénario et des extraits de presse provenant d'ouvrages introuvables, de Cinéma 57 à 65 Ans de S.-F. au Cinéma. On remarquera au passage que les plus belles affiches sont celles des années 50/60 avec des titres tels Tarantula I, Planète Interdite et La Machine à Explorer le Temps.



Au Sommaire du n° 33 de Monster Bis, le captivant fanzine de notre collaborateur Norbert Moutier (34, bis route d'Olivet, 45100 Orléans) les Ordinateurs fous au Cinéma, le Festival du Film Fantastique de Paris, et un dossier complet sur Victor Mature (25 Frs). Dans le n° 34 : les « Road Movies » (De L'Équipée Sauvage à Mad Max), Scarface et le Western Fantastique. Des dossiers originaux, fort et bien conçus.

▼ Karine Gambier.



Titillation. ▶

C'est arrivé à Hollywood



Si, en 1983, la production française de hardcores est restée d'un niveau quantitatif assez élevé (près d'une centaine de films distribués), on ne saurait en dire autant sur le plan qualitatif. Malgré la vulgarité des titres, style *Couilles en Feu*, le public s'est montré de plus en plus méfiant envers ces produits particulièrement infects. Résultat : une bonne partie de ces « films » ne dépassent pas les dix mille entrées de spectateurs lors de leur exclusivité parisienne. Parfois, un « X » a mystérieusement du succès, ainsi ce *Plein le Cul* parvenu à totaliser plus de quatre vingt huit mille entrées en une vingtaine de semaines, à l'origine de toute une série de films aux titres les plus évocateurs : *La Plage des Enculeurs*, *Culs Bien Remplis*, *Bourre-Moi le Cul*, *Tourne ton Cul* que je marque un But, *Da Foistre plein le Cul*, *Tu l'as dans le Cul*, *Marraine*, *Un cul pour Trois*, j'en passe et des meilleurs !

La qualité paie heureusement encore, notamment avec Alpha France qui totalise six cent quatre vingt sept mille six cent quatre vingt quatorze

entrées avec neuf films seulement, le plus grand succès étant *Initiation d'une Femme Mariée* avec plus de quatre vingt deux mille spectateurs. Leur meilleur réalisateur, Gérard Kikoïne, est à juste titre apprécié du public comme l'attestent les succès de *Bourgeoise et... Puté !* (son chef-d'œuvre) et de *Bon Chic, Bon Genre... mais Salopes !* avec la merveilleuse Eva Kießer. Mais l'avenir s'annonce plutôt mal pour le hardcore, Kikoïne et Leroy se consacrant à des productions plus ambitieuses, bénéficiant de budgets beaucoup plus élevés, dans le domaine de l'érotisme od ou fantastique.

Quant aux nouvelles cassettes, la qualité est évidemment supérieure grâce à la réédition des meilleurs films et à la sortie des hardcores américains demeurés inédits en France à cause de l'hypocrite et scandaleuse loi X (qui menace toujours d'être appliquée à la vidéo déjà fortement taxée). Dans la deuxième catégorie, Alpha a eu la bonne idée de sélectionner un agréable hardcore réalisé en 1978 : *Je suis à Prendre*. Sans être le meilleur

film de Francis Leroy, cette production surpasse aisément tout ce que l'on peut voir actuellement sur les écrans des salles spécialisées. Le scénario n'a pourtant rien d'exceptionnel : jeunes mariés, Bruno et Hélène arrivent dans leur splendide manoir. Ils sont accueillis par Nagay, la femme de chambre, et le valet Ralph ; le personnel comprend en outre un palefrenier, Hector. Prétextant des affaires urgentes, Bruno va systématiquement s'absenter.

Nous assistons alors à une histoire en six parties prétextes à des scènes d'amour entre Hélène et les trois habitants de la maison. Bruno est à l'origine de tout cela ; il voulait une femme ouverte à toutes les perversions ; il peut alors l'emmener à son club pour la partouze finale.

Histoire classique donc, le film pouvait s'appeler *Droit de cuissage* ou *Initiation d'une Femme Mariée*. Mais ce qui distingue ce film (et les deux trambaree) de dizaines de films semblables, c'est la qualité de la réalisation, de la photo, de la musique, du jeu et de la





▲ Titillation.

◀ Brigitte Lahaie dans Je suis à Prendre.

plastique des actrices, et la cohérence du scénario. C'est ce film et quelques autres tournés à la même époque qui ont fait la réputation d'Alpha France et lancé «le style Alpha». Luxe et beauté des décors et des actrices : le film ne serait pas ce qu'il est sans les poitrines somptueuses de Brigitte Lahaie et Karine Gambier (qui ont abandonné le hardcore à notre plus grand désespoir), sans les apparitions de cette dernière «armées» d'impressionnants godemichets.

Quant aux cassettes de films étrangers, la meilleure collection actuelle, les Classiques du X Américain, éditée par Scherzo, est une fois de plus à l'honneur même si les nouveaux sont bien inférieurs aux dix premiers titres.

Réalisé et produit par Damon Christie en 1982, Titillation est une parodie pousive des séries noires de Dashiell Hammet agrémentée par de nombreuses scènes hard. Ce genre avait déjà inspiré avec un peu plus de bonheur Chuck Vincent avec Farewell Scuzzett et le curieux It's Called Murder Baby, avec John Leslie et Cameron Mitchell, qui tourna Sam Weston

en deux versions (soft et hard).

Titillation évoque aussi l'émoustillant nudit produit, écrit et réalisé en 1964 par Paul Mart, Les Poupées du Plaisir (Sinderella And The Golden Bra) où cette Cendrillon perdait, pour la plus grande joie des spectateurs, son soutien-gorge en or au lieu de sa traditionnelle pantoufle de verre. Pour retrouver sa bien-aimée, le jeune roi chargeait ses soldats de faire essayer le soutien-gorge aux filles du pays, ce qui nous permettait d'admirer une bonne quantité de poitrines nues particulièrement bien développées !

Le point de départ de Titillation est tout aussi loufoque : richissime excentrique à la barbichette blanche, le vieux Fitzwillly (Roy Simpson) a une obsession qui le tenaille depuis deux longues années : retrouver une jolie rose pourvue d'une volumineuse poitrine (Kitten Natividad, naturellement) : A l'aide d'un énorme soutien-gorge de bronze, que lui remet Fitzwillly, le détective privé Spado Zabo (Eric Edwards) doit retrouver la belle inconnue...

Titillation est annoncé comme étant le premier hardcore de Kitten Natividad, la fameuse star (et compagne) de Russ Meyer. Si le film est effectivement un hardcore, il convient de mettre les choses au point : Kitten n'a droit qu'à une scène érotique «soft». Un montage habile permet d'assister au même moment à une scène hard avec le détective et la secrétaire de Fitzwillly qui n'est pas sans évoquer l'héroïne de Russ Meyer. Donc sacrée déception pour les incondonnables du hardcore même si celui-ci se laisse voir sans trop d'ennui malgré quelques gag écuisés (Spado tuant à coups de révolver un gigantesque cafard dans sa chambre sordide et le Glenn Ford de la Vallée de la Poudre) et un scénario squelettique qui se permet le luxe de tout embrouiller lors de l'épilogue. Nous retrouverons Kitten dans un autre hardcore, Bodacious Tatas, aux côtés de Brigitte Modnet.

Deuxième titre de la série, C'est Arrivé à Hollywood, est un classique du hardcore, réalisé en 1972 par Pe-

Ciné vidéo X

Supersexgirl.



▲ Holly McCall (Lois) - Supersexgirl.

ter Locke et produit par Jim Buckley. Parfois proche de l'esprit de la revue *Mud*, le film a malheureusement mal vieilli. L'humour, des plus laborieux, ne possède même pas le délire des médiocres *sex*-comédies italiennes, voir par exemple le *«gag»* où le mari, dégoûté par les plats de son épouse, dissimule les spaghetti dans sa poche!

Felicity Split réussit à concrétiser son désir : être une reine du hardcore. Le tournage d'un *Samson* et *Dalila*, à la sauce porno, aurait pu être fort drôle; hélas, il n'en est rien : les filles sont laides, les longues scènes hard ennuyeuses au possible et la parodie est un prétexte bien facile pour nous présenter des scènes d'une affligeante bêtise. Au générique, on relèvera le nom du monteur, Wes Craven, qui a depuis réalisé plusieurs films d'angoisse et d'horreur (*La Dernière Maison sur la Gauche*, *la Colline à des Yeux*, etc...).

Houzeusement, après ce titre, le plus décevant de la collection Scherzo annonce enfin la sortie d'un film mythi-

que, *Ms. Magnificent*, sous le titre *Supersexgirl*. Bénéficiant d'une excellente réputation aux Etats-Unis, ce film de Damon Christian comporte un scénario particulièrement savoureux, l'étonnante *Désirée Cousteau* (1) est *Supersexgirl*, celle qui sauvera l'univers et les flambeaux éteints... car le monde à la queue basse lorsque *Kreeta Borgis* (*Jessie St. James*, reine du *Trou Noir*, décide de le peupler de mâles frustrés et de femmes castratrices, et commence par enlever John (Larry Davis), le compagnon de *Supersexgirl*. Pourquoi? Parce qu'elle sait qu'en prenant une empreinte de ce que John a de plus personnel pour réaliser un moule de *Kryptobite* verte, elle obtiendra l'outil qui permettra de mettre *Supersexgirl* sur les genoux... encore que ce soit souvent sur les genoux que *Supersexgirl* accomplit son meilleur travail...

Mais les deux plus brillants reporters du *«Los Angeles Times»*, Clark (Dan Sni) et Lois (Holly McCall, l'incroya-

ble vedette aux lèvres élastiques des *«Ecarts d'Emily»*, sentent qu'il y a là pour eux un coup à ne pas manquer et partent à la recherche de John.

Cependant, *Supersexgirl*, déguisée en journaliste myope (c'est normal, il y a beaucoup de choses qu'elle aime examiner de très près), s'est introduite dans le vaisseau spatial de la méchante *Kreeta*. Surprise par les membres de l'équipage, elle sait où donner de la tête pour faire tomber certaines tensions.

Sauver Lois, Clark et John? Elle le fera, bien sûr. Mais triomphera-t-elle de la dernière épreuve? Osera-t-elle affronter la *Kryptobite*? Vite, à vos magnétoscopes!...

Mark LEWIS.

(1) : Après avoir tourné *Dracula Speaks*, *Glamour Lady* et *Inside Désirée Cousteau*, cette ravissante vedette a malheureusement abandonné le cinéma comme elle l'a annoncé dans l'entretien publié dans le n° 13 de *Ciné X* Zone (qui comporte également un reportage sur le tournage d'un hard fantastique), disponible chez *«Charly»*, 10 Avenue des Arts - 94100 St Maurice (25 Frs la semaine).

LOOKER

SORTIE NATIONALE LE 6 JUIN 84

**ELLE EST
PARFAITE.**

Un film écrit et réalisé par
MICHAEL CRICHTON
avec

JAMES COBURN, ALBERT FINNEY

SUSAN DEY, LEIGH TAYLOR-YOUNG

Produit par HOWARD JEFFREY, Musique de BARRY DEVORZON

Chef Décorateur DEAN EDWARD MITZNER

Directeur de la Photographie PAUL LOHMANN

A LADD COMPANY RELEASE
THRU WARNER BROS.
A WARNER COMMUNICATIONS COMPANY

Une sélection
CRYSTAL FILMS

Distribué par
SINFONIA FILMS



Ciné vidéo choc

ENFIN EN VIDEO : CINQ FILMS
AVEC LE PLUS SANGUINAIRE
DES VAMPIRES :

DRACULA CHRISTOPH



Christopher Lee : Le Cauchemar de Dracula.



Intéressante initiative que la sortie, chez Warner, de quatre films consacrés au comte Dracula, produits par la Hammer Films et interprétés par Christopher Lee.

Chronologiquement, ces films appartiennent au milieu et à la fin de la saga que les studios britanniques consacraient à Dracula entre 1966 et 1974. Actuellement, les premiers sont malheureusement oubliés. Ils s'appellent : *Le comte de Dracula*, *Le comte de Dracula*, *Le comte de Dracula*, *Le comte de Dracula*. Ils sont l'œuvre du maître à penser de la firme, le regretté Terence Fisher (1),

qui, en l'espace de trois films, donna ses lettres de noblesse au personnage. Le Cauchemar de Dracula fut un très grand succès et Fisher récidiva avec Les Maitresses de Dracula, sans Christopher Lee, avant de retrouver ce dernier pour Dracula, Prince des Ténébres. La série fut ensuite reprise par Freddie Francis avec Dracula et les Femmes, premier film qui nous intéresse aujourd'hui.

Francis n'est pas Fisher mais reste néanmoins un réalisateur très honora-

ble. Christopher Lee endosse à nouveau la cape du célèbre vampire dans une production fort intéressante et bien photographiée. Il faut ici signaler que Francis a fait ses premières armes comme directeur de la photo, emploi qu'il affectionne particulièrement. souvenez-vous d'Éléphant Man où il était à l'origine de la superbe photographie en noir et blanc. Sa réalisation est aisée, pleine de sens et soignée. Sous couvert d'une nouvelle aventure du comte



ER LEE



Veronica Carlson (l'une des plus belles proues du comte vampire dans Dracula et les Femmes).



▲ C. Lee : Dracula, Prince des Ténébres.



Christopher Neame et Caroline Munro dans Dracula 73 (Dracula A.D. 1972).

Dracula, Francis fustige allégrement la religion, les propos et les actes dénoncés au cours du film ne laissant planer aucun doute à ce sujet. L'ensemble se laisse suivre sans ennui et l'empilement final du vampire reste une idée intéressante au sein d'une série où les scénaristes se sont toujours efforcés de trouver des fins originales, conclusions parfois reprises dans l'épisode suivant.

Une Messe pour Dracula, réalisé par Peter Sandy, reprend d'ailleurs quel-

ques plans de fins de Francis, Messe noire et vengeance sont les principaux arguments utilisés par le réalisateur qui emploie son personnage principal comme instrument du destin. Voilà Dracula servant de faire-valoir, le mythe commence à s'étioler. Au crédit du film, il faut toutefois noter un excellent prégenérique se déroulant dans une obscurité forêt où l'angoisse, le soir venu, est parfaitement restituée. Le final ne manque pas également de grandeur, et nous noterons

le soin minutieux apporté aux costumes, aux décors et aux intérieurs, un label et une image de marque caractéristique aux productions de la Hammer Films.

Ouvrons ici une parenthèse : le film suivant de la série, Les Clistrices de Dracula, de Roy Ward Baker, est disponible depuis un certain temps déjà chez Thoen Emi, Christopher Lee étant toujours fidèle à sa cape, à ses canines aiguës et à son physique altier.



C. Lee : Les Nuits de Dracula. ▲



Au contraire des productions antérieures, Dracula 73 et Dracula vit Toujours à Londres portent dans leur titre une notion d'actualité sans équivoque. Remis au goût du jour, le personnage risquerait fort de nous franchir le cap de l'époque moderne. Nous verrons que celui-ci, entre les mains du médiocre Alan Gibson, ne saura guère s'accommoder à une époque qui n'est pas la sienne.

Dracula 73, débute cependant il y a

un siècle. Le film s'ouvre sur une lutte fort mouvementée opposant Chris Lee - Dracula à son ennemi de toujours Van Helsing - Peter Cushing, qui retrouve ici son rôle déjà tenu dans deux films de Terence Fisher (Le Cauchemar et Les Maltresses). Après la mort du vampire, au cours d'une séquence fort réussie, le scénario nous transporte dans le Londres actuel où Peter Cushing devient le descendant du célèbre chasseur de

vampires. Son ennemi juré sera bien évidemment resuscité par une bande de jeunes gens cherchant les émotions fortes... Gérons que ces derniers seront servis. Peter Cushing affutera à nouveau son pieu et retrouvera ses armes favorites en pareille circonstance. L'ail, le chapelet... Les érotomanes distingués auront le plaisir d'admirer la pulpeuse Caroline Munro, première victime des nouveaux métales du vampire. Dracula 73 est en partie

Affichette italienne des Nuits de Dracula.



▲ C. Lee et C. Munro : Dracula 73.



◀ C. Lee : Dracula 73.

desservi par un scénario peu élaboré. Allié à une mise en scène très conventionnelle, ces éléments annoncent la décadence «hammérienne» du mythe, bouclant ainsi la loi, inexorable des séries.

Dracula vit Toujours à Londres voit notre personnage principal dirigeant dans l'ombre (1) une multinationale, voulant jeter sur le monde l'un des pires fléaux de l'humanité, la peste. Dracula sert ici de faire-valoir à l'intel-

que et nous sommes loin des premiers films de Terence Fisher. Malgré cela, le film se laisse voir sans déplaisir. La réalisation reste alerte, soutenue, le rythme incisif, rapide, mais le souffle du génie est singulièrement absent. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la composition de Christopher Lee s'est également amoindrie: bien moins dirigé que dans ses premiers films, son personnage est moins étoffé, moins riche en valeur narrative et

en expression. Après ce Dracula, Lee relèguera sa cape maléfique au magasin des accessoires de la Hammer, concluant ainsi une collaboration avec un personnage qui aura marqué une quinzaine d'années sa carrière. La légende commençait...

Hugues DEPRETS.

(1) : En ce qui concerne cet excellent réalisateur, se reporter au livre passionnant de S. Bourgois récemment paru dans la collection Films, (n° 7), chez Edifig.

La façade du Gaumont, Haymarket, à Londres, en 1958, au moment de la sortie de *Dracula* (Le *Cauchemar de Dracula*), le chef-d'œuvre de Terence Fisher



LES NUITS DE DRACULA

L'intéressante collection *Miroir de l'Étrange* (distribuée par Warner) vient de sortir un autre «*Dracula*» interprété par Christopher Lee mais tourné par l'espagnol Jess (Jesus) Franco sans les capitaux de la Hammer. **Les Nuits de Dracula**. Très inférieur aux «*Fishers*», ce film n'en est pas moins supérieur à de nombreux autres *Dracula*. Lee apparaît enfin tel que le décrit Bram Stoker dans son roman : sous la forme d'un homme âgé, à la longue moustache, qui puise une nouvelle jeunesse en buvant le sang de ses victimes. Kinski montre une fois de plus son immense talent en jouant le rôle du dément Renfield et le film bénéficie d'une envoûtante photographie et d'une superbe musique de Bruno Nicolai. Trois ans plus tard, en 1972, Franco se défoulera avec trois autres *Draculas* érotico-sadiques, où Howard Vernon succède à Chris Lee.



La horde sauvage des fils illégitimes de Mad Max défère sur nos écrans ! Barbares, gladiateurs, exterminateurs et amazones sont de retour, dans un monde cruel dévasté par les guerres atomiques...

LES FILS DE MAD MAX



▲ Stryker.



▲ Stryker (titre de tournage : The Liquidator), un « Mad Max » philippin de Ciriaco H. Santiago.

Annunciés dans notre précédent numéro, voici enfin sur nos écrans les exploits violents et spectaculaires des petits coeurs transpirent de Mad Max. Avec trois films déjà sortis, en attendant 2020 Texas Gladiateurs (en vidéo, chez Dynasty) et Les Nouveaux Barbares (en cinéma, distribué par Commodore), les trépassés exploitent avec habileté un nouveau filon de films d'action et d'aventures, pleins de bruits et de fureur, tandis que les philip-

pens nous proposent Stryker : 2021, Après la chute de New-York.

Après la troisième guerre mondiale, New-York, envahie par l'armée victorieuse des Egarax, est devenue une espèce de cloaque où sont concentrés les survivants du continent, la plupart corrodés par les radiations, sur lesquels sont effectués des expériences génétiques étant donné que l'espèce humaine,

après les explosions nucléaires, n'est plus en mesure de se reproduire.

Un groupe de trois hommes, envoyé par les forces restantes des Etats-Unis dissimulées parmi les glaces de l'Alaska, a pour mission de trouver la seule femme féconde de la Terre, afin de pouvoir assurer la continuation de l'espèce sur une autre planète où la Confédération Interaméricaine aura la possibilité de se reformer.

Ciné vidéo choc

L'excellent Vic Morrow (*Graine de Violence*) dans 1990-*Les Guerriers du Bronx* de Castellari. Peu de temps après, Morrow sera l'une des victimes du tragique accident survenu pendant le tournage de la *Quatrième Dimension*.



Fred Williamson : les Nouveaux Barbares.

Anna Kanakis : les Nouveaux Barbares.



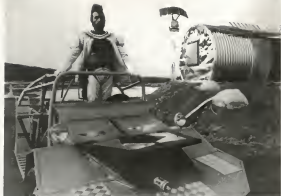
Depuis quelques années le cinéma d'aventures Italien est en pleine décadence. Au lieu d'innover, de créer un cinéma original, typiquement Italien, comme l'ont fait Bava et Leone et Corbucci pour le western, les ticheurs actuels se contentent de plagier le plus maladroitement possible les derniers grands succès américains. Même un réalisateur de la trempe de Castellari, auteur d'un mémorable *Kéoma* qui fut le chant du cygne du western violent à l'Italienne, s'est tristement compromis avec une pénible imitation telle que *La Mort au large* (d'ailleurs interdit aux États-Unis en raison de ses trop nombreuses ressemblances avec *Les Dents de la Mer*).

A son tour, ce 2019, touchant énormément du côté de New-York 1997, se lançait présager rien de bon. Eh bien ! pour une fois, ce film est une agréable surprise. Il est vrai que son réalisateur, Sergio Martino (dissimulé sous le pseudo de Martin Dolman après avoir été Christian Plummer pour le mécano *Crime au Cimetière Étranger*) est, à défaut d'être un auteur, un habile artisan aussi bien à l'aise dans l'univers du giallo (*L'étrange Vice de Madame Werth*, *Le Quercus du Scorpion*, etc...) que dans celui du western (*Le très beau Néméa*, *L'Honneur à la Hache*) ou du fantastique (*Le Continent des Hommes-Poissons*). L'action de 2019 ne se relâche pas une se-

conde et l'on notera plusieurs idées originales comme ce trompettiste évoluant dans les rues lugubres d'un New-York en ruines, et cette jeune fille en hibernation, version futuriste de *La Belle au Bois Dormant*.

Le film se complait dans le sordide et certaines scènes relèvent de cinéma d'horreur : les amateurs auront droit à quelques images bien sanglantes et répugnantes notamment lorsque les soldats massacrent avec une sauvagerie inouïe les survivants défigurés par les radiations ; on retiendra aussi ce passage hallucinant où une horde de sauvages aux trognes patibulaires chasse des rats d'égoûts pour les dévorer. Et Maurizio Tranà, l'un des meilleurs spécialistes du maquillage moss-

Les Nouveaux Barbares. ▶



▲
Les Nouveaux Barbares.

troux. (rappelez-vous les chefs-d'œuvre horrifiques de Lucio Fulci, *L'Enfer des Zombies* et *L'As-Delà* notamment) de nous donner une nouvelle preuve de son talent en nous offrant quelques têtes fracassées ou pulvérisées. Michael Sopkow est des plus convainquants dans le rôle d'un aventurier à la barbe de deux jours, digne cousin de Mad Max, ou de "Snake Pissken" de *New-York 1997*. L'épilogue nous laisse cependant sur notre faim : pas de confrontation entre les héros et la diabolie tout de noir vêtue, incarnée par l'évêque Anna Karakis que l'on reverra dans *Les Nouveaux Barbares* de Castellani. Les cinéastes envisageraient-ils une suite ? Nous ne pouvons que le souhaiter ; il est en

effet réconfortant de voir de tels titres à une époque où l'on gaspille des sommes scandaleuses pour obtenir de piètres résultats comme le grotesque *Gwendoline*. Après avoir distribué avec succès ce 2019 (plus de cent mille entrées à Paris en trois semaines), les Films Jacques Lethienne ont présenté en province un film de la même veine :

LE GLADIATEUR DU FUTUR (ENDGAME)

Nanti d'une superbe affiche aussi racoleuse que l'était celle de *Ironmaster*, *La Guerre du Fer* (cf. pages centrales de notre numéro 1) du même distributeur, *Le Gladiateur du Fu-*

n'est en rien un film sur les jeux des arènes de demain. Le filer, le poing hâlé de plex et le trident ne resteront jamais bandés que dans l'imagination fertile de l'affichiste Renato Castaro. En fait il s'agit ici d'une aventure centrée sur l'accomplissement d'une mission impossible du type *New-York 1997* consistant non pas de sauver le Président des États-Unis (il n'y en a plus !), mais d'assurer le convoyage d'otages mutants menacés d'extermination par un pouvoir fasciste dont l'accoutrement des sbires ne laisse aucun doute quant à l'ascendante inspiration, chaque membre arborant le cri de la gestapo et le sigle S.S. (Security Service !) sur un casque, très nazi



▲
Michael Sopko et Valentine Monnier dans : 2019, Après la Chute de New York.

2019, Après la Chute de New York ▶



de forme. Sans équivoque !

Mais dans cette Amérique démantelée, on a encore le temps de s'amuser. Toutes les télévisions et tous les parcs sont monopolisés sur le combat que doivent se livrer quatre brillants champions, une lutte à mort ayant le Bronx pour cadre... Le speaker, pour finir, précise que l'énergie des protagonistes réside dans l'absorption de pilules toxiques "Life Plus", sorte de "Soleil Vert", qui améliorent les performances physiques... et sexuelles ! L'amateur quelque peu éclairé aura vite reconnu en ce mystérieux Steven Benson le profilique Joe d'Amato dont l'équipe reste fidèle à ce rendez-vous du futur. Dignement drapée, Laura Gemser, rebaptisée Moira Chen oublie sa folle et sulfureuse jeunesse de Black

Emanuelle ne subissant ici qu'un petit violent chaste. Héros de *Anthropophages* et de *Horrible* (réalisés par d'Amato), George Eastman est lui aussi présent au calendrier de l'an 3000 où, dans un mini-Bronx spathe-ti, les champions s'affrontent à mort dans une séquence d'ouverture très américaine de style, morceau de choix pour un œuvre dont le petit budget ne permet pas de tenir la distance. A l'efficacité toute hollywoodienne du début se substituent l'imagination et le délire chers au cinéma transalpin... et à Joe d'Amato qui, furtivement, s'offre un égrènement, une tête fracassée à la hache et l'achèvement sadique d'un prisonnier ensu-mé. A ces débordements sanglants s'ajoute une incroyable atmosphère de magie

dans le comportement et le maquillage des hordes de guerriers du futur dont l'apparition flaquée d'une paire de matrones nous n'a rien à envier aux productions de John Waters. Ancien directeur de photographie (sous son vrai nom : Aristide Massaccesi), d'Amato profite également au maximum des lieux al-loués et, l'imagination aidant, excelle à transformer une vieille carrière abandonnée en zone supposée dévastée par la guerre atomi-que. Système D, délire, imagination et sens du rythme font de cette production, au même titre que *2019*, une des meilleures surprises de ce début d'année en direction d'un cinéma pleinement populaire.

LES EXTERMINATEURS DE L'AN 3000



George Eastman (au centre) dans : Les Nouveaux Barbares.



Nouvel essai futuriste des producteurs italiens, *Les Extensivistes*... ne cache à aucun moment sa dévotion envers *Mad Max 2* dont il pompe allègrement, au plan près, la fameuse séquence finale. Mais le film de Jules Harrison (alias Giuliano Carameo / Anthony Ascott pour les westerns) vaut tout de même bien plus que ce plagiat d'ailleurs agréable qui ne représente qu'une fraction de pellicule dans ce film étourdissant d'action et de rebondissement. Sur notre pauvre planète, ravagée par la guerre atomique, on a toujours de l'essence mais on manque cruellement d'eau. Cette pénurie développe un scénario analogue à *Mad Max* mais explique davantage l'écharnement et l'âpreté des protagonistes à se combattre.

On peut se passer de rouler... pas de boire. Dans un désert aride, en souvenir des temps d'abondance, le héros, arachné de cuir noir et poussiéreux, s'amuse à jouer aux rick-shaws avec les véhicules de police dans une séquence d'ouverture bien montée et soulignée par une musique endiablée. Mais cette fois, c'est lui qui se retrouve sur le dos, coincé dans sa voiture accidentée aussi stupide et menacé qu'une tortue retournée. Le guerrier de la route ne cote plus bien cher au box-office. Sauvé par un bambin qui lui collera au trais comme celui de Mel Gibson, il sera entraîné dans une aventure où peu à peu il perdra de son égoïsme, acceptant d'ouvrir pour le bien commun.

Si les clins d'œil envers l'aîné australien sont fréquents, le film bénéficie cependant d'un solide scénario assurant à l'action les possibilités de se renouveler. L'humour au second degré et le dialogue propres au cinéma italien viennent aussi apporter quelques scènes équivoques dont le bras blesmé de l'enfant n'est pas la moindre surprise ! Un montage plus nerveux aurait bénéficié à ce film d'aventures de très bonne facture. Tout comme les protagonistes du film, une manière d'ébaucher notre soir en attendant *Mad Max 3*.

Norbert Moutier et Pierre Charles (2019).

Ciné vidéo choc

L'HÉROÏC-FANTASY KRULL

KRULL (Krull). 1983/ Angl. Réal. : Peter Yates. Prod. : Ron Silverman. Scén. : Stanford Sherman. Photo : Peter Suschitzky. Mus. : James Horner. Décors : Stephen Grimes. Maq. : Nick Maley. Int. : Ken Marshall (Colwyn) Lysette Anthony (Lyssa), Freddie Jones (Ymyr), Francesca Annis (la sorcière), Bernard Brelaw (le cyclope). Distr. : Warner-Columbia.



Un film précurseur : *Le Cercle de Fer*, avec Jeff Cord et David Carradine, d'après une histoire originale de Bruce Lee.

Certains péplums fantastiques italiens des années soixante évoquaient le monde de l'héroïc-fantasy comme le chef-d'œuvre de Vittorio Cottafavi, avec Reg Park, l'idole d'Arnold « Conan » Schwarzenegger : *Hercule à la Conquête de l'Atlantide* qui sort enfin en vidéo cassette chez René Char-teau.



L'HEROÏC-FANTASY

Dans deux mois nous pourrions suivre la suite des nouvelles aventures de Conan, filmées cette fois-ci par Richard Fleischer, l'un des meilleurs spécialistes du cinéma d'action (Vingt Mille Lieues sous les Mers, Le Temps de la Colère, Les Vikings, Le Voyage Fantastique).

Le créateur du célèbre barbare, Robert E. Howard, est incontestablement le maître de l'héroïc-fantasy défini par Sprague de Camp (1) comme étant une histoire d'action et d'aventures se déroulant dans un monde plus ou moins imaginaire, où la magie a cours et où la science et la technologie moderne n'ont pas encore été découvertes. Le décor peut être la Terre, telle qu'on peut imaginer qu'elle a été il y a des millénaires, ou qu'elle sera dans un lointain futur, ou bien encore une autre planète (cf. Krull) ou une autre dimension.

L'héroïc-fantasy allie la couleur locale et la fougue du récit fantastique aux émotions stériques et surnaturelles du conte étrange. Lorsqu'elle est

réussie, elle procure le plus pur plaisir de la fiction, dans toute la plénitude du terme. C'est un récit d'évasion qui permet de fuir complètement le monde réel pour un autre où tous les hommes sont forts, toutes les femmes belles, toute vie aventureuse, tous les problèmes simples, et où personne ne songe à parler d'impôts sur le revenu, de chômage ou de médecine socialisée.

Si la littérature et la B.D. sont riches en œuvres d'héroïc-fantasy plus ou moins réussies, où des héros, souvent doués d'une force colossale, affrontent dragons, sorciers et tyrans régnant sur des royaumes imaginaires, le cinéma, par contre, s'est rarement intéressé à ce genre des plus spectaculaires, probablement en raison des budgets élevés nécessaires à la création d'univers fabuleux.

Après *Le Cercle de Fer* (d'après un sujet de Bruce Lee et James Coburn), film précurseur réalisé en 1978 par Richard Moore, Hawks The Slayer inédite en France, cette modeste production est disponible chez Vidéo 7 sous le titre *Volant le Vengeur* L'ar-

cher et la Sorcière, médiocre téléfilm exploité en salles, et surtout après le succès de Conan le Barbare, de L'Épée Sauvage et de *Dar l'Invincible*, on annonce toute une série de films d'héroïc-fantasy américains et, naturellement, italiens, certains d'entre eux étant déjà disponibles en cassette : Thor le Guerrier, Ator l'Invincible, Sangraal. Nous vous parlerons prochainement de tous ces films pour vous présenter ici deux des réussites les plus marquantes du genre : le récent Krull (qui sortira dans quelque temps en vidéo) et le mythique L'Épée Enchantée, un chef-d'œuvre qui est l'objet ici de notre rubrique « Au Rayon Invisibles ».

KRULL

UNE MARIEE TROP BELLE ?

C'est la question que nous pouvons nous poser à la projection de Krull, l'une des super-productions les plus coûteuses de ces dernières années, vingt-sept millions de dollars,

(1) : CF : Conan (aux Éditions Spéciales).



▲ Ker Marshall dans Krull.

soit près de vingt sept fois le budget moyen d'un long métrage français (1).

Certes, l'élément monétaire apporte beaucoup au film, décors gigantesques, soignés dans le détail, forêt reconstituée au studio, mariage y compris, ambitieuses architectures aux lignes démentielles et à la perspective infinie, puis, enfin, ce curieux château de roc noir (une maquette tout de même !) mobile comme un astéroïde, repaire inexpugnable de la bête sans visage qui terrorise la planète Krull...

Les moyens matériels ne posent aucun problème, tout comme, d'ailleurs, la réalisation qui réunit une équipe de gens très compétents aux postes clés : Peter Yates, cinéaste révélé par le percutant Bullitt, qui engendrera plus ou moins la vogue des thrillers hyper-violents des années 70, dont L'inspecteur Harry se-

ra le chef-fingueur de file, Peter Yates plus connu à travers des œuvres comme Les Quatre Maftrats, et pour qui Krull représentait la première incursion dans le fantastique.

À la photo, Peter Suschitzky portant sur ses épaules non pas seulement la caméra mais tout le potentiel visuel du film, en fait son véritable atout. Quant aux effets spéciaux, ils furent confiés à Derek Meddings, déjà responsable, entre autres, de ceux de plusieurs dames Bond, principalement Moonraker.

Tout ce décor et toutes ces compétences réglées, allait-il rester à la production le luxe de s'offrir le sens épique ?... Il semble hélas que non.

Cette énorme et coûteuse machine n'aura finalement enfilé qu'une œuvre dont l'impact ne dépasse guère ce que peuvent réaliser les Umberto Lenzi ou autres plagiaires transalpins avec leurs budgets en peau de chagrin et leur tournage en course marathon contre la montre.

UN HEROS FLYNNIEN DANS L'HEROIC-FANTASY

Krull est avant tout un film tout-public, mais à travers cette quête désespérée à rassembler le maximum d'audience possible, il jalonne son parcours de concessions, se dépouillant, au fil des séquences, d'une personnalité que ses homologues directs, Conan ou Excalibur, avaient soigneusement conservée.

Afin de s'octroyer un tout jeune public, les affrontements, certes vils, ne voient leur aboutissement qu'à travers un sang très pudique. Ce ne sont d'ailleurs guère les épées qui transpercent les corps mais de curieux rayons laser introduisant un court instant le film dans l'univers de Tron ! Marriage difficile avec le classicisme dont fait preuve Peter Yates au début du combat entamé dans une ambiance très flynnienne, certains plans rappelant furieusement ceux du duel des Aventures de Robin des Bois de Michael Cur-

(1) : Selon certaines sources, le budget serait même de quarante millions de dollars !

Ciné vidéo choc

Ken Marshall : Krull.



▼ Krull.



Dessin pour l'affichette italienne de **▲** Guanaril Guerriero de Frank Shannon (alias Franco Prospero), avec Peter McCoy (Pietro Torrisi).

tiz, la finesse des traits du héros renforçant cette impression (on est très loin du masque bestial de Conan I). Même le massacre qui suivra l'intrusion des hordes de la Bête ne procure aucune émotion. Tout lyrisme reste fâcheusement absent et nous ne ressentons que trop que la motivation vengeresse du héros s'accompagne plus du désir de retrouver sa chère et tendre, enlevée par les abîmes de la Bête, que de recouvrer un trône perdu. Même l'arme symbolique de cette vengeance a de quoi surprendre. Au profil glacial et effilé d'une lame d'acier scintillante, est opposée ici une curieuse épée cruciforme dont l'aspect atténue l'impact de la puissance.

Cette puissance est ainsi que la fureur de vaincre n'étant pas programmées dans une expédition plus salvatrice que punitive, force nous est donc de suivre le film à son rythme, celui du merveilleux et de la magie. A ce niveau, la croisière reste envoltante et riche de surprises : rencontre d'un cyclope bon enfant, traversées de forêts fantomatiques et de

poussières (comment ne pas évoquer quelques péplums des années 60, notamment Les Amours d'Hercule...), de marais meurtriers, d'attaques sournoises de la Bête sous des apparences protiformes, chaque plan présentant à lui seul un petit tableau cependant, restent douces et les personnages peu tourmentés dans leurs traits par les péripéties vécues, ceci en parfaite opposition avec l'univers sombre et bestial de l'héroïc-fantasy tel que l'a campé par exemple Frazetta, créateur du décor de référence du genre.

«Droque douce», ces peu angoissantes péripéties visent de toute évidence un public déterminé mais demeurent un ravissement pour l'œil, Krull se feuillette comme un livre d'images, la suite des pages consultées important, somme toute, assez peu.

LA VEUVE BLANCHE

Parmi les épreuves rencontrées par les protagonistes de Krull, celle de

l'intrusion dans le domaine de la sorcière reste la plus impressionnante et, techniquement, la plus étonnante.

Cette vieille dame plutôt indigne (elle fut infanticide) vit retirée, farouchement protégée par une gigantesque araignée blanche et tout son attirail de toiles traîtresses. Réalisées en animation, ces séquences de plusieurs secondes sont insérées dans l'ensemble avec une surprenante véacité. Tout juste pouvons-nous déplorer que l'acteur bravant la bestiole, pour aller quêter chez la sorcière la position de la forteresse de la Bête, n'est jamais inclus dans le champ de l'araignée en action. Bizarrement vouée au blanc, cette araignée, quoique parfaitement animée, fait bien pâle figure auprès de «Tarentula» par exemple... Encore une concession en direction du très jeune public ?

La prouesse technique, persistant à travers cet épisode, se poursuit avec la transformation de la sorcière (redevenant artificiellement jeune aux yeux de l'homme qui l'avait au-



▼ Bernard Bresslaw : Krull.



trefois aimée), le vice étant poussé jusqu'à inclure, dans le même plan, les deux images différentes de la sorcière, en vis-à-vis, dans un miroir. Du bel ouvrage qui ne fait pas pour autant oublier la pathétique histoire de ces deux êtres que la proximité de la mort rapproche, seuls personnages du film bénéficiant d'une certaine dimension humaine.

Tout rêve peut faire fil de la pesanteur ou de la notion de distance. Celui de Krull hâte le parcours en procurant aux rescapés de l'entreprise des montures particulières, des chevaux filant à l'allure du T.G.V. sur un sillon de flammes. Magnifique et onirique chevauchée renforcée par une cavalcade nocturne franchissant abîmes et ravins, telle une étoile filante, cette séquence resserre encore les liens qu'entretient Krull avec les contes de fée.

CHATEAU FORT ET FAIBLE HEROÏNE

Prisonnière de la Bête dans son an-

tre, la compagne du héros doit, en outre, subir ses instances, mais terminée l'époque où la bête repoussante et piteusement implorait l'amour de la belle ! Krull, en Cocteau revu et corrigé, cru 1984, voit la Bête prendre l'image du héros bien-aimé pour tenter... un vain cependant, de séduire la belle... Esquisse trop fugitive de tentative d'une idylle impossible... Esquisse rendue nécessaire par la volonté délibérée de la production de laisser le monstre dans l'abstrait, tout comme Allen (auquel, d'ailleurs, il ressemble indiscutablement !). Quoique du domaine de l'ombre et chose de ses apparitions, la Bête de Krull laisse entrevoir un travail technique intense, chaque partie de son corps étant animée et son faciès horrible en parfaite activité.

Le final, sans surprise, verra la destruction, par le fer purificateur, de la Bête et de son domaine. Fin idyllique pour la princesse délivrée qui n'a hélas joué ici que le rôle très passif de belle captive brimée com-

me cela était la règle pour ses homologues des années 50. (Hundra, où c'est l'inverse...). A travers ce happy-end conforme au conte de fée, où un roi retrouve sa bien-aimée et son trône, l'émotion et le sens épique, si tant est qu'ils aient traversé le film, n'auront guère laissé plus de trace que la disparition en fumée de la Bête et de son imposant repaire.

A vouloir se réclamer d'un peu tous les genres, Krull n'est pas parvenu à créer le sien. Compilation de séquences visuellement superbes, son manque de cohésion a toutefois l'avantage de l'inclure dans le monde sans normes et sans contraintes du rêve.

A voir avec des yeux d'enfants... et, si possible, avec leur âme...

Norbert MOUTIER.

(1) : Selon certaines sources, le budget serait même de quarante millions de dollars.

Au rayon
des "invisibles"

L'Épée Enchantée

Au cours de leur randonnée fantastique, tous les chevaliers qui accompagnent George trouveront une mort horrible comme ces deux malheureux



Enlevée par le sorcier Lodac, la jolie princesse Hélène (Anne Helm), est gardée par des monstres dans un sinistre château.

Au IV^e siècle, en Grande Bretagne, George (Gary Lockwood), amoureux de la princesse Hélène (Anne Helm), qui vient d'être enlevée par le redoutable sorcier Lodac (Basil Rathbone), n'a qu'un désir : la délivrer. George s'empare des présents que voulait lui offrir Sybil, sa marraine, pour ses vingt ans : une épée enchantée, une armure invincible et le cheval le plus rapide du monde. Grâce à ses pouvoirs magiques, il ressuscite six chevaliers ensevelis depuis des millénaires pour en faire ses compagnons de voyage.

Sir Branton (Liam Sullivan), à qui le roi a promis la main d'Hélène s'il libère sa fille, se joint à la petite troupe. Ce courtisan avide porte au doigt un mystérieux anneau perdu par Lodac, qui le rend invulnérable aux malédictions du sorcier.

Au cours de sa randonnée fantastique, George rencontre d'abord un ogre géant qui tue deux chevaliers; un troisième meurt dans un cratère de feu, un quatrième succombe à la morsure mortelle d'une belle inconnue (Maila Nurmi/ Vampira) qui n'est autre qu'une horrible sorcière, et les trois derniers périssent à leur tour, victime de monstres particulièrement repoussants. George se retrouve seul avec Branton devant le château de Lodac.

Sybil tente de venir à son secours mais elle se trompe de formule et lui ôte tout pouvoir magique. Le jeune homme est fait prisonnier par Lodac dans un château peuplé d'êtres cauchemardesques.

Cependant, le traître Branton conduit son marché avec le sorcier. Une fois en possession de l'anneau magi-

que, Lodac se débarrasse de lui, change Hélène en créature hideuse et prévient George qu'il a l'intention de la donner en pâture à son dragon bécéphale. Mais Sybil retrouve la bonne formule magique et, transformée en panthère noire, arrive à temps pour tuer Lodac, libérer George et Hélène, et ressusciter les chevaliers.

Pour les amateurs d'aventures épiques et fantastiques, l'année 1961 est à marquer d'une pierre blanche : deux passionnantes productions ont en effet vu le jour : Jack, Le Tueur de Géants de Nathan Juran (Le Septième Voyage de Sinbad) et surtout l'extraordinaire Épée Enchantée. Avec cette œuvre, le producteur-réalisateur Bert I. Gordon a réalisé, de loin, son meilleur film. Spécialisé dans le fantastique et dans l'épouvante, Bert I. Gordon n'a rien d'un grand réalisa-



▲ *Lodoe (Basil Rathbone) ne se presse pas tarder à se débarrasser du chevalier Branton.*



▲ *Le Chevalier Branton (Liam Sullivan) et la princesse Hélène venant d'être transformée en une affreuse créature par le sorcier Lodoe.*

teur, cet honnête artisan doit sa renommée aux nombreux effets spéciaux qu'il utilise dans ses films illustrant le nazisme (*Attack Of The Puppet People*, *The Boy And The Pirates*) et surtout le gigantisme humain (*The Cyclops*, *Le Fantastique Homme Colosse* et sa suite, inédite en France, *War Of The Colossal Beast*, *Village Of The Giants* (1965) d'après *Food Of The Goods* de H.G. Wells) ou animal (*King Dinocaur*, les sauterelles de *Beginning Of The End*, la tarantule de *The Spider*, les guêpes, le coq et la horde de rats de *Souris*... les *Monstres* (1976), nouvelle adaptation du roman de Wells, *Food Of The Goods*, très différente de *Village Of The Giants*, et enfin *L'Empire des Fourmis Géantes*).

Avec *L'Épée Enchantée*, Bert I. Gordon délaisse momentanément de

côté toutes ces grosses bêtises atomisées très à la mode dans le S.F. démagogique américaine des années cinquante (les deux meilleures productions étant *Des Monstres Attaquent la Ville* de Gordon Douglas et *Tarantula* ! de Jack Arnold) au profit de monstres beaucoup plus originaux. Si certains de ses trucages sont nettement inférieurs à ceux du maître Ray Harryhausen dont on a pu admirer de nouveaux les prouesses à la télévision grâce à la diffusion du Septième Voyage de Sinbad et de *L'île Mystérieuse*, *L'Épée Enchantée* n'en est pas moins un excellent spectacle évitant une certaine mièvrerie propre à certains films d'aventure hollywoodiens, à l'exception de la présence quelque peu irritante de la brave merraine accompagnée de ses frères siamois. Et mieux encore, de nombreux passages

où interviennent ogres, vampires, zombies, dragon à deux têtes et autres créatures monstrueuses n'ont rien à envier aux meilleurs films d'épouvante de l'époque, à tel point que *L'Épée Enchantée* fut en France interdit aux moins de treize ans (il est vrai que l'inoctensif Jack, le Tueur de Géants, spectacle familial par excellence, a subi le même sort).

L'interprétation est évidemment dominée par le spécialiste des rôles de traîtres et de méchants, Basil Rathbone (qui fut aussi un extraordinaire Sherlock Holmes dans plus d'une dizaine de films souvent fort réussis) qui incarne le traditionnel sorcier démoniaque drapé dans un somptueux costume. On retrouvera Gary Lockwood dans le célèbre 2001, *L'Odyssée de l'Espace* de Kubrick; signalons aussi dans un petit rôle, celui d'un

Au rayon des 'invisibles'

Arrivé au château maudit, George est aussitôt capturé...



homme au crâne en pain de sucre, un certain Dick Kiel promu au rang de vedette à partir de 1977, sous le nom de Richard Kiel, avec L'Espion qui m'aimait où il interprète Jaws, l'ennemi indestructible de James Bond, capable d'égorger hommes et requins ou de décapiter les têtes des voitures à l'aide de sa redoutable mâchoire d'acier. Son succès sera tel qu'on pourra le revoir dans le 007 suivant, Moonraker, et dans les rôles principaux de L'Humanoïde de Lewis (alias Aldo Lado) et de The Phoenix (devenu War Of The Wizards), tourné en 1978, à Formosa, par Richard Caan et Sam Ariawa.

P.C.

L'ÉPÉE ENCHANTÉE (The Magic Sword/ Tournaige St. George and the 7 Curses) 1961 / U.S.A. Réal., Prod. Bert I. Gordon Scén. Bernard Schenfeld, d'après un récit de B. I. Gordon Photo. Paul Vogel Mus. Richard Markowitz. Effets spéciaux B.I. Gordon, Flora Gordon Maquillage. Dan Striepeke. Distr. Les Artistes Associés. **Sortie à Paris** le 25.4.1962. Int. Basil Rathbone, Anne Helm, Gary Lockwood, Estelle Winwood (Sybil), Maïa Nurmî/ Vampira (la Sorcière Wampire), Nick et Paul Bon Temps (les Frères siamois), Dick Kiel



Certaines vedettes ne voulant pas jouer des scènes osées où elles devraient apparaître dans le plus simple appareil, on fait appel à une «doubleuse». Ce fut le cas pour Angie Dickinson pour la fameuse scène de la douche du film de Brian De Palma, *Fubious*. L'une de ces «Body Doubles» sera le personnage principal du nouveau thriller érotique de... Brian de Palma qui a l'intention d'engager comme vedette Annette Haven, la star du hardcore américain et Kurt Russell qui incarne Elvis Presley et le héros de New-York 1997 sous la direction de John Carpenter.

Kenneth Hartford est un metteur en scène qui aime les femmes. Témoins *Hell Squad* où des furies en short mènent l'homme à feu et cette Jane, *Queen Of The Jungle* arborant un bikini léopard du plus bel effet.

Non, ce n'est pas la suite de *Stranger In The Night* - *Soldier Of The Night* mis-en-boîte par Dan Wolfman, une dame de la Cannon à qui il a déjà fait avorter Nana promet de la violence spectaculaire et de l'idéologie douteuse !

Richard W. Haines révolutionne le film de terreur en introduisant un psycho-killer dans une université. Le film se titre *Splatter University* et devrait engendrer pas mal de plagiat !...

Ecrouler en chaussettes blanches le jour et fille aux mœurs légères la nuit : Angel de Robert Vincent O'Neill fait un malheur aux U.S.A. !

Le dernier film de femmes en cage en date : *Prison Danger* de Peter Newton (alias Joe D'Amato), avec Pascal Ardant, scénario d'Al Capone (sic).

Dans *Warrior Of The Lost World*, David Weath jouait à Mad Max; dans *Vengeance Of A Soldier*, il joue à Rambo !

The Killing Touch devient *Fatal Games* mais reste aussi nul.

Vidéo : sortie chez R.C.V. de l'incroyable *L'Invasion des Vers Géants*.



L'Invasion des Vers Géants.

Assez répugnant !... Dans la collection *Miroir de l'Etrange* (distr. : Warner) : deux classiques des années soixante : le sadique *Six Femmes* pour l'Assassin de Mario Bava (malheureusement présenté dans sa V.F. privée de trois scènes choc) et le remarquable *Gorgo* d'Engène Lourie, l'un des meilleurs films de monstres géants jamais réalisés.



La Grande Trouille : Miaou-Miou.

A' (re)voir également : *La Grande Trouille* (Tendre Dracula) avec Peter Cushing, Miaou-Miou, Alida Valli, Nathalie Courval et Bernard Menez. Une comédie d'épouvante tournée dans les superbes décors d'un château imaginés par le dessinateur Gourmelin.

Joe COLORADO.



Vers Mills, la vedette de *Psychose* d'Hitchcock (1960) dans un nouveau film de terreur : *The Initiation* de Larry Stewart.



Le Fulman.



ERRATA :
- Dans le N° 1 de Cinéchoc, page 18, 30 colonne, le titre français de *Sbirro*, la tua... l'égale à l'enta... la mia No ? est *La Cité du Crime*.
- Page 31 : Affichette italienne de *I Nuovi Barbari*.
- Page 24 : lire Landeau et non Bandeau !

Ciné-vidéo actualité

SI VOUS N'AVEZ PAS PEUR
DE MOURIR DE RIRE,
OUVREZ LA PORTE DONNANT
SUR LA SIXIEME DIMENSION... LA

FORBIDDEN ZONE

FORBIDDEN ZONE U.S.A./1990. Réal., prod. Richard Elfman. Scén. R. Elfman, Matthew Bright, Nick L. Martinson. Photo. Gregory Sandor. Mus. : Danny Elfman et Oingo-Boingo. Mont. Martin W. Nicholson, Laja Holland. Distr. Sinfonia Films Int. Susan Tyrrell (la reine Doris), Hervé Villechaize (le roi Fausto), Marie Pascale Elfman (Frenchy), Viva (la reine déchu), Danny Elfman (Satan), Giselle Lindley (la nymphomane), Toshiro Baloney (Sque-zit et Roné), Kedrick Wolfe (le professeur travesti).



The Rocky Horror Picture Show, Alice au Pays des Merveilles, Helixdoppin... Impossible de ne pas évoquer ces titres à la vision de Forbidden Zone. Premier point commun : une histoire torquée comme il n'est pas permis de l'être. La famille Hercule, nouvellement installée en Californie, découvre dans sa cave une porte que personne n'ose ouvrir. Derrière se trouve un monde baptisé « la sixième dimension » : la forbidden zone. Frenchy cédant à la tentation pénètre dans cet univers insensé, la seule où rien n'est impossible, où Satan en personne dirige une formation musicale composée de damnés encapuchonnés. La suite l'intrigue est irraisonnable si on veut en restituer toute la verve, la drôlerie, les décors eux-mêmes sont livrés à une conception folle dépourvue de toute contrainte esthétique, temporelle. Branlants lorsqu'on les frôle, abrutis jusqu'à l'épure, outranciers, printurières et bascornus comme ceux d'un « Caligari », ils illustrent à la perfection l'imagination débordante dont font preuve les auteurs. A cet environnement délirant répond une galerie de personnages dont dire qu'ils soient pittoresques est un bien faible mot. D'abord il y a Frenchy, la française, une Alice brune et adulte qui balance héroïquement des jurons dans sa langue natale, le roi nain King Fausto amoureux de Frenchy, la reine Doris toute faite de vanité et de vanité, jalouse de Frenchy. Et aussi une grenouille de belle taille échappée du Wonderland de Lewis Carroll, Flash et Gramps deux amis de Frenchy partis à son secours mais surtout préoccupés de sodomiser tout ce qui est de sexe féminin, une redoutable soubrette aux seins nus... Beaucoup d'autres encore.

Du délire, encore du délire, toujours du délire. Peu de films ont si bien retrancé cette verve enthousiaste à mi-chemin entre la parodie et le sérial, le dessin-animé et la bouffonnerie la plus débridée. Cette verve que l'on croyait appartenir uniquement à quelques bandes dessinées particulièrement « Mad ». Mais Forbidden Zone possède plus d'atouts encore. Outre un rythme haletant, un mouvement constant dans l'image Forbidden Zone possède la musique. La musique qui permet à bon nombre de séquences de véritablement décoller, qui permet de multiplier l'impact de la parodie, qui permet au metteur-en-scène de « prendre son pied ». Vraiment. Toute cette outrance n'exclut pas l'émotion toutefois. Témoins ces belles images représentant un lustre humain en équilibre au bord de quelques films dont la caméra détaille les mouvements. C'est aussi drôle que beau. Mais le plus étonnant dans Forbidden Zone n'est pas son délire de tous les instants, sa bonne humeur contagieuse, il s'agit de son budget sans doute largement puisé dans les économies de la famille Elfman. Fait de bouts de ficelles, de bric et de broc, Forbidden Zone ne souffre pourtant pas de ce manque de moyens. Bien au contraire. En effet Richard Elfman parfaitement conscient de cette lacune l'a contourné en conservant l'univers de la sixième dimension de manière à valiser tout et n'importe quoi. Le résultat est remarquable. D'ailleurs un film dans lequel une classe apprend l'alphabet en musique et vient à épeler le mot FOURIRE ne peut que s'avérer unique dans son genre puisqu'il y est le seul.

Marc TOULLEC.

THE WIZ



▲ Michael Jackson.



▲ Ted Ross



THE WIZ U.S.A./ 1978. **Réal.** S. Lumet. **Prod.** Universal-Motown. **Scén.** Joel Schumacher d'après « Le Merveilleux Magicien d'Oz » de L. Frank Baum et le pièce « The Wiz » **Photo** Oswald Morris **Mus.** Charles Small, adaptée par Quincy Jones. **Mag. spéciaux.** Stan Winston. **Int.** Diana Ross (Dorothy), Michael Jackson (l'Épouvantail), Nipsy Russell (l'Homme de Fer-blanc), Ted Ross (le Lion), Richard Pryor (le Magicien). **Distr.** Les Distributeurs Assortis.

Quand on parle du remake, il convient assurément de comparer l'original et la nouvelle version. Ici, en l'occurrence, le film de Sidney Lumet et *Le Magicien d'Oz*, avec Judy Garland, datant d'une quarantaine d'années.

On se souvient de cette œuvre comme d'un véritable conte de fée, charmeur, d'une beauté empruntée aux livres pour enfants, avec une sorcière ricanante arborant un chapeau pointu... Que reste-t-il en 1978 de cette image colorée ? Pas grand'chose si non quelques éléments éparpillés dans le récit. Les paysages valonnés et magiques sont évacués au profit de décors hyper-réalistes, délabrés, que nous pourrions croire sortis d'un cataclysme. Buildings, métro, dépotoirs... Pas exactement l'environnement merveilleux que Victor Fleming immortalisa en 1939. Plutôt un décor soigneusement adapté au message social du film dont le fait qu'il soit uniquement interprété par des noirs n'est pas dû à un simple caprice de la production.

Ainsi, Dorothy, institutrice « coincée » de vingt quatre ans sera-t-elle le détonateur de la révolte du peuple d'Oz brimé par une sorcière capitaliste et maintenu dans une douce illusion par un politicien couard se donnant le titre de Mage. Au terme d'un voyage initiatique conduisant à la cité d'Émeraude, l'épouvantail sans cervelle, l'homme de fer-blanc sans cœur, le lion peureux trouveront, en même temps que Dorothy, la révélation de leur véritable personnalité. Habitué à des thématiques fortes dans les films très peu fantaisistes, Sydney Lumet, gêné par un registre qui n'est pas le sien, n'a visiblement pas su donner à la mise en scène l'éclat, l'enthousiasme nécessaires pour soutenir la comparaison avec le chef-d'œuvre de Victor Fleming. Dommage car, hormis cet embarras constant au niveau de la réalisation, *The Wiz* conterait suffisamment d'idées novatrices pour amortir les risques du parallèle entre les deux œuvres : l'attaque des poubelles, les taxis aussitôt occupés lorsqu'on les appelle, les caprices en juane, vert ou rouge du Mage... et surtout une bande musicale d'une extrême richesse mise en valeur par des séquences chorégraphiques nombreuses et endiablées. Mentionnons également les effets spéciaux visuels dus à Albert Whitlock (*Wolfen*, *Pay-charge 2*), des maquillages originaux de Stan Winston, des interprètes bien choisis (Diana Ross exceptée car beaucoup trop âgée pour le rôle de Dorothy) mais il manque l'étincelle, le grain de folie qui aurait suffi à animer cette grosse machine hollywoodienne, d'ailleurs largement déficitaire aux box-office.

Reste un agréable divertissement en attendant le *Return to Oz* que les studios Disney mijotent en ce moment.

Marc TOULLEC

Au tableau d'horreur

LES TRAINS DE

L'ÉPOUVANTE



Affiche espagnole du Monstre du Train.

Il y a celui qu'on attend durant une bonne heure de projection (le Train Sifflera Trois Fois), celui dont on ne revient pas (Le Dernier Train du Kintanga), celui qu'on attaque volontiers (La Grande Attaque du Train d'Or), celui, rutilant et british, où enquête Hercule Poirot (le Crime de l'Orient-Express) et son homologue yankee où l'assassin tâche de passer inaperçu (l'Enquête du Chicago Express); d'autres finissent tragiquement leur carrière : l'un s'écrase dans un ravin en raison de la fragilité du Pont de Cassandra et l'autre manque l'arrêt et brise les murs de la gare (Transamerica Express)... et encore ce Trans Europ Express, ce Train d'Enfer, ou ce Super Express 109...

Rassurez-vous, ce court exposé ne vise pas à recenser les trains célèbres de l'écran. Tous, théâtres de drames bien cartésiens, bien réels; un endroit somme tout trop familier, trop utilisé et exploité pour que le fantastique y surgisse... Wagons hantés par le spectre d'un mécanicien, contrôleur fou possédant indistinctement usagers et billets... Les possibilités d'adapter le décor peuvent fournir un argument idéal à une quelconque parodie. Pourtant cet environnement présente suffisamment de caractères insolites pour permettre un regard différent. Un lieu clos, petite cabine de métal fonçant sur les rails entraînée par une puissante motrice et fréquentée par des inconnus : il n'en faut pas plus pour garantir l'intrusion du surnaturel. Ajoutez à ceci un tueur psychopathe trucidant ses anciens camarades de classe coupables d'un bistrage odieux et vous obtenez Le Monstre du Train (1980-Roger Spottiswoode), un rejeton fort honorable d'Halloween. Pas de psycho-killer mais une créature préhistorique transformant en zombies ses infortunés victimes dans l'excellent Terreur dans le Shanghai Express (1972-Eugenio Martin). Pas de fuite possible face au monstre sinon des centaines de kilomètres à pieds dans le froid. Interprète principal de ce film, Peter Cushing sévit également dans le Train des Épouvantes (1965-Fredie Francis). Cartomançien, il prédit tous les malheurs du monde et de l'au-delà à une poignée de voyageurs confortablement installés dans un compartiment de 1^{ère} classe. Une version sur rails du Jardin des Tortures et autres Histoires d'Outre-Tombe en quelque sorte. C'est toujours par la voie du chemin de fer

Le petit train-train des horreurs



▲
Silvie Dionisio : Terreur Express.



▲
Terreur Express.

qu'arriva le bien-nommé Mr. Dark dans l'innocente petite localité de la Foire aux Ténèbres (1983-Jack Clayton). Une locomotive vieux modèle sifflant dans le lointain et les ténèbres au début et à la fin du film : image rétro et fantastique ! Terreur au el Tren de la Medianoche (1981-Manuel Iglesias) met-en-scène un train pour la moins curieux. Sûrement pas répertorié sur les fiches horaires de la SNCF, il hante les nuits d'un chef de gare. En fait, ce train fantôme filant tout droit vers les enfers fait régulièrement la navette entre le monde des vivants et celui des morts. En revanche dans La Révolte des Morts-Vivants (1971-Amando De Osorio), c'est par accident que se cargaison dans tout le pays... La trame de La Bête tue de Sigmund Freud (L'Ultimo Tramo della Notte, 1975-Aldo Lado) est nettement plus sordide : la première partie du film se déroulant dans un train détaillé avec complaisance le viol et le meurtre de deux jeunes filles. Par la suite, les assassins seront exécutés par le père des victimes dans la grande tradition de La Dernière Maison sur la Gauche, c'est-à-dire en se montrant encore plus ignoble et cruel que les tueurs. Supertrain (1979-Dan Curtis), téléfilm de la TV américaine, s'inscrit dans le domaine de la science-fiction. Le Supertrain en question est un engin futuriste menacé par l'explosion imminente d'une bombe atomique. Le feuilleton Time Train (1979), notamment interprété par Vincent Price, permet aux passagers de son train vedette de revivre des moments passés de leurs vies et de s'en tirer à leur avantage. Quittant le plancher des vaches, la Galaxy Express (1979-Taro Rino) se présente sous l'aspect d'un train vieillot parcourant le cosmos et affrontant Duc du Métal et Planète des Machines dans un délire de dessins d'une grande beauté. Prochain arrêt : la Quatrième Dimension !

Michaël TAYLOR.



▲ Peter Cushing et Christopher Lee
Terreur dans le Shanghai Express.



▲ Terreur dans le Shanghai Express.

TERREUR EXPRESS (La Ragazza del Vagone - Letto) (1979 Réal. Ferdinando Baldi. Sujet de découpage Luigi Montefiori. Scen. Gastone Carsetti Mus. Marcello Giombini Photo Giuseppe Aquarone Prod. Cooperativa Rinascente Cinematografica Distr. Isoleum en vidéo South Pacific Vidéo Int. Silvia Dioniso, Zora Kerova, Gianluigi Chirizzi Carlo De Mejo, Fausto Lombardi, Warner Pochetti Duplication correctrice * scènes de nuit)

(1) Luigi Montefiori, également scénariste de l'excellent **Keoma**, est surtout connu en tant qu'acteur sous le nom de George Eastman.

La monotonie des voyages en wagon-couchettes... allons donc... Retenez une place dans ce petit express italien, conduit par Ferdinando Baldi, et vous vous apercevrez que la randonnée risque d'être corvée... De la voyoucratie, un peu d'horreur, pas mal de violence et beaucoup de sexe... Voilà ce qui vous attend : au menu d'une nuit de train, arrêt-buffet compris mais avec défense de descendre.

Trois jeunes ouïs, visiblement issus d'une bourgeoisie décadente, commencent à exhiber leurs mauvaises manières dans ce wagon dont l'assistance est composée comme seul le cinéma en est capable : une prostituée en chasse, un mari et sa femme presque mourante, un autre mari et une épouse trop jeune, quelques « pisse-vinaigre » gaudes, deux ou trois belles filles aux robes à l'épaulette tombante et l'inévitable prisonnier relé à son gardien de file par une solide paire de menottes.

Cela aurait pu faire un scénario de western mais, vu que nous ne traversons pas les Rocheuses, l'événement vient de l'intérieur, les trois marginaux commencent à brutaliser le contrôleur et les passagers, à bloquer les portes du wagon, coupant toute communication avec le reste du train puis à exiger que la prostituée se donne à eux sous peine de violence, plus graves encore, sur la personne des autres voyageurs. Mais le comble, dans cette situation, c'est de tomber sur une prostituée caractérielle... qui refuse de se donner à n'importe qui !... Finalement, placée devant ses « responsabilités », la bonne fille se dévouera... avant de mener une idylle avec le prisonnier (politique, apprend-on !), ce dernier renversant la situation en fin d'intrigue.

Aussi hétéroclite que ses personnages, le film hésite entre plusieurs genres : suspense policier, self-défense, porno, violence, sans jamais s'engager franchement dans une de ces disciplines. Côté self-défense, cela s'avère aussi molasson que du côté de l'action, brisée par un montage qui prend tout son temps et des cadrages où le plan-fixe reste roi.

Victime de cette même nonchalance, la violence reste très supportable et il semble que l'aspect érotique soit le seul point dominant de ce produit bâtarde mais qui trouve le moyen de rester séduisant. Les filles blondes ou décolorees sont agréables à regarder dans leurs ébats consentants ou non mais leur pilote intime, aperçue à la sauvette, confirme bien que nous traversons le territoire italien. Quelques formations « soft » agrémentent ce voyage où la mort n'a pas trop frappé si ce n'est le méchant dont le visage, les tics et l'attitude rappellent le grand Henri Silva.

Somme toute un voyage d'une heure vingt sept assez agréable qui, à l'arrivée en gare, ne laissera guère plus de souvenirs qu'une de ces revus achetée en kiosque et abandonnée sur la banquette une fois arrivée à destination.

Norbert MOUTIER.

Terreur dans le Shangaï express



▲ Terreur dans le Shangaï Express.



▲ Alberto De Mendoza et C. Lee. Terreur dans le Shangaï Express.

TERREUR DANS LE SHANGAI EXPRESS (Pánico en el Transiberiano/ Horror Express) 1972-Espagne/ Angleterre. Réal. Gene Martin (Eugenio Martin). Prod. Granada Films, Benmar Production. Scén. Arnaud d'Usseau, Julian Halevy, E. Martin. Photo. Alejandro Ullós. Mus. John Cavacas. Décors. Ramiro Gomez. Mont. Robert Dearberg. Int. C. Lee, P. Cushing, Alberto De Mendoza, Silvia Tortosa, Angel del Pozo, Julio Peña, George Rigaud, Telly Savalas. Distr. - V.I.P. (deux cassettes différentes, l'une comprenant un deuxième film: Exorcisme Tragique/ Identification moyennée).

Distribuée par V.I.P., cette cassette propose un des meilleurs films fantastiques espagnols.

1903, en Mandchourie. Un savant britannique, Alexandre Saxton (Christopher Lee), découvre une créature préhistorique tenant à la fois de l'homme et du singe, qui aurait vécu il y a deux millions d'années.

Décidé à garder le secret, il se rend à Shangaï pour gagner Moscou en empruntant le Transibérien. Il fait la rencontre de son compatriote mais néanmoins rival, le docteur Welles (Peter Cushing), qui est accompagné de son assistante, miss Jones.

La mystérieuse caisse que Saxton a fait soigneusement verrouiller est l'objet d'une curiosité générale. Cette curiosité est fatale à un voleur chinois qui est allé l'observer de trop près. Détail mystérieux autant que sinistre:

lorsqu'on découvre son cadavre, ses yeux sont devenus uniformément blancs. L'inspecteur Myroff (Jaho Peña) se sent d'autant plus intrigué.

Parmi les passagers, en route pour un voyage qui se révélera des plus éprouvants, se trouvent un couple polonais, le comte Petrovski (George Rigaud), inventeur d'un nouvel alliage révolutionnaire, et sa femme (Silvia Tortosa), ainsi qu'un moine fanatique et puritain nommé Poujardov (A. De Mendoza) pour qui l'étrange caisse est un cadavre du diable. Une énigmatique jeune femme (Heiga Lino) demande la protection du docteur Welles et se joint aux voyageurs, on découvrira plus tard qu'il s'agit d'une espionne, fort intéressée par la découverte du comte.

Alors que le Transibérien file désormais vers Moscou, un employé du

fourgon, dont Welles a acheté les services, tente de violer le secret de la caisse. Mais lui en prend-il est la deuxième victime de la créature. Malgré les protestations de Saxton, Myroff fait ouvrir la caisse. A l'intérieur, on ne trouve que le cadavre de l'employé. Saxton doit alors avouer la vérité sur sa découverte, et Myroff lance alors ses hommes à la poursuite de la créature.

Tandis que les victimes se suivent, Welles et Saxton font de surprises en surprises: une autopsie révélera que le cerveau des cadavres est complètement lisse, toutes les circonvolutions caractérisant les connaissances et les souvenirs ont disparu. Mais la découverte la plus décourageante surviendra au moment où tous se croiront débarrassés de la créature, puisque celle-ci se révélera capable de passer

Au tableau d'horreur

▼ Affiche espagnole de Terreur dans le Shangi Express.



▲ Alberto De Mendoza.



Silvia Tortosa aux prises avec les co-acteurs morts-vivants.



CHRISTOPHER LEE
PETER CUSHING
ALBERTO DE MENDOZA

**PANICO EN
EL TRANSIBERIANO**

d'un corps humain à l'autre, échappant ainsi à la mort.

Et ce n'est pas l'arrivée dans le train d'une bande de cosaques commandés par le capitaine Kazan (Telly Savalas) qui apaisera la situation. Les passagers n'auront qu'une alternative : tuer le monstre ou être tués...

La sortie de *Terreur dans le Shangi Express* fut au début des années 70 une heureuse surprise pour les amateurs de fantastique. Les films espagnols se montraient alors le plus souvent d'une médiocrité que n'expliquaient qu'en partie leurs maigres budgets : décors banals et scénarios simplistes, interprétés à propos desquels le terme d'acteurs relevait presque de la publicité mensongère, etc.

Le film d'Eugenio Martin constitue une remarquable exception. Certes, le budget est plus confortable, com-

me en témoigne la présence d'acteurs connus comme Christopher Lee, Peter Cushing et un Telly Savalas qui n'était pas encore identifié à Kojak (le premier film télé du célèbre policier ne fut diffusé aux USA qu'en mars 1973). Christopher Lee campe un scientifique moustachu à l'arrogance typiquement britannique, tandis que Cushing, plus roublard, fait passer l'efficacité avant les principes : tout à fait caractéristique de l'opposition entre leurs caractères est la scène, au début du film, où Cushing acquiert un billet de train grâce à un pot de vin tandis que Lee monte sur ses grands chevaux, persuadé que sa citoyenneté anglaise est un passeport universel. Les autres personnages sont également dépeints, en particulier le capitaine, type même du chef cosaque de légende, dont la bonhomie et les éclats de rire dissi-

ment on ne sait quelle féroce. Il faut aussi signaler le moins Pujardov, fanatique, constamment à la limite de l'hystérie, qui, après avoir dénoncé le danger diabolique que représente la calme mystérieuse, se met au service de la créature surnaturelle.

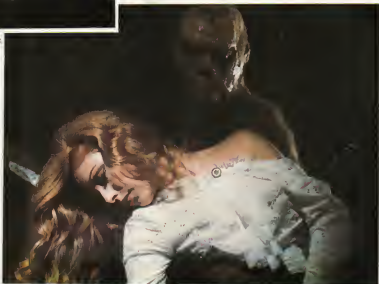
Le budget du film a également profité aux décors qui sont un des points forts de *Terreur dans le Shangi Express*. Seul un expert pourrait dire si la gare d'où part le transsibérien est proche de la réalité, mais là n'est pas vraiment la question : au cinéma, la crédibilité importe plus que l'authenticité. Or, le cachet rétro du film lui donne une incontestable qualité esthétique, mais en plus sonne vrai : la figuration au début est assez importante pour qu'on n'ait pas l'impression de se trouver dans une quelconque gare de sous-préfecture rapide-



▲
C. Lee et S.
Tortosa.



▲ Telly Savalas.



ment repeinte. De même, l'intérieur du train et les costumes correspondent bien à l'image qu'on se fait du luxe au temps des années folles (1). Jusqu'au dialogue qui renforce cette atmosphère, comme la conversation entre Saxton, acquis aux idées de Darwin sur l'évolution, et la comtesse, fidèle aux conceptions religieuses sur la naissance du monde et de l'humanité.

Mais la principale qualité du film réside dans l'originalité et la rigueur de son scénario, sans que ceci affaiblisse un constant suspense, que brisent seulement les scènes d'action et de violence d'une parfaite efficacité. Le suspense est fondé sur le huis-clos dans lequel se déroule l'action : aucune possibilité de fuite pour les passagers du train, et sur le caractère mystérieux de la créature qu'on s'attend

à tout moment à voir surgir de l'ombre. Par ailleurs, il faut féliciter les scénaristes pour un louable effort d'imagination à propos de cette créature. On aurait pu se contenter de faire intervenir un quelconque yéti, ou survivant d'homme préhistorique, en laissant dans le vague tout développement sur son passé. Au lieu de quoi, Cushing et Lee vont de découverte en découverte et de surprise en stupeur : la créature absorbe par les yeux toutes les connaissances et tous les souvenirs de ses victimes, devenant ainsi de plus en plus intelligente et insaisissable. Étonnante aussi, cette scène où l'examen microscopique d'un œil révèle des scènes surges du passé de la créature : des animaux préhistoriques et même, la Terre vue de l'espace.

Les maquillages et effets spéciaux

sont relativement simples mais la mise en scène, et en particulier, le jeu sur les ombres et les éclairages, les rend très efficaces. De même pour les scènes d'action qui voient les victimes se succéder en une véritable ronde de la mort, et la résurrection par la créature des cosaques morts pour les lancer à l'assaut des survivants.

Une douzaine d'années après la sortie de ce film, on ne peut malheureusement que tirer un triste bilan d'un cinéma fantastique espagnol généralement médiocre (et aujourd'hui, semble-t-il, moribond) au sein duquel Terreur dans le Shangai Express prend l'allure d'une des rares exceptions.

Patrick CREUZOT.

(1) Il s'agit du train utilisé pour le film Nicholas And Alexander, réalisé l'année précédente.

Ciné choc actualité

LOOKER

▼ James Coburn.



▲ Scott Glenn et Alberta Watson.

LOOKER U.S.A / 1981 Réal. scén. - Michael Crichton Prod. - Howard Jeffrey Photo Paul Lohmann Mont. Carl Kress Mus. Barry DeVorzon Distr. Sinfonia Films Interpr. Albert Finney, (Dr. Larry Roberts), James Coburn (John Reston), Susan Dey (Cindy), Leigh Taylor-Young (Jennifer Long), Terri Welles (Lisa), Ashley Cox (Candy), Kathryn Witt (Tina)

Metteur en scène de *Mondwest* et de *Morts suspectes* (Coma), romancier du *Mystère Anémoméde* et de *L'Homme Terminal* (tous deux adaptés à l'écran), Michael Crichton suit dans le domaine de la science-fiction autant littéraire que cinématographique une ligne directrice digne d'intérêt. De la révolte des robots dans un Disneyland futuriste au trafic d'organes humains dans un grand hôpital, en passant par les conséquences d'une contamination bactériologique et la confection d'un homme capable de vivre sur une autre planète, Crichton vise à dénoncer les aléas de l'hyper-modernisation de notre civilisation. Dans *Looker*, cet écrivain cinéaste s'attaque conjointement au consensus publicité-télévision, mais *Looker* n'est pas *Network*. Le discours virulent, la polémique du film de Sidney Lumet n'ont pas eu gain de cause auprès de Michael Crichton plus soucieux de soigner l'aspect thriller de son œuvre. L'argument est classique : quelques jeunes mannequins meurent dans des circonstances mystérieuses. Un chirurgien esthétique incriminé mène l'enquête. Il découvrira que les images des jeunes femmes enregistrées sur ordinateur, servent à alimenter des spots publicitaires fabriqués par la firme Digital-Matrix, également inventrice d'un rayon hypnotique reconverti en arme devant lui assurer le succès de ses programmes. Trame traditionnelle d'une part, de l'autre anticipation spéculative originale : le mariage est parfaitement réussi. Mais là où nous attendions des discours sur l'influence des médias, Crichton préfère exposer ses éléments de critiques sans tomber dans la condamnation systématique de la télévision. Il laisse ainsi le libre choix du « message », du jugement à porter.

Les scènes de suspense ne sont évidemment pas basées sur cette abstraction. Esthétiques, soutenues par une superbe musique synthétique, se déroulant dans un environnement de décors blêmes et éparpillés dans une clarté diffuse, ces scènes semblent artificielles. Cette modernité, qui pourrait signifier aséptisation pour un metteur en scène qui aurait mal maîtrisé son sujet, touche jusqu'à l'arme dont se sert le tueur de Digital Matrix. Pas de détonation mais un flash sourd qui plonge la victime dans une léthargie momentanée. Dès lors, le temps devient elliptique, le spectacle réagit en fonction de la durée écoulée et se retrouve aussi surpris que l'acteur lorsqu'il émerge de ce semblant de coma. Du grand art. Toutefois, Michael Crichton n'abuse jamais de ce procédé surprenant. La simplicité de ses effets spéciaux aurait d'ailleurs tôt fait d'en gâcher tout l'impact.

Les séquences finales ne manquent pas de se révéler tout autant riches en surprises. Le décor se présente sous la forme d'un gigantesque plateau de télévision dont l'être humain est absent. Seule, une caméra parcourt les divers éléments qui le compose : plates-formes mobiles soutenant une cuisine, une chambre à coucher... Paradoxalement, les téléviseurs déposés dans une pièce voisine diffusent des images interprétées par des acteurs. L'explication en est simple : entre la matière filmée et la réception sur petit écran, l'ordinateur introduit et manipule selon son programme des simulateurs de comédiens. Pour bien faire les choses, le fameux rayon hypnotiseur se charge de capter l'attention des télé-spectateurs. Pourtant, malgré la perfection de la mécanique, un élément étranger brise le charme en provoquant l'hilarité. Humour et conditionnement ne peuvent aller de pair, selon Michael Crichton : un remède pour le moins inattendu à l'emprise des images.

Malgré cette profusion d'idées originales, *Looker*, sorti il y a trois ans environ aux U.S.A., a été un bide retentissant. Expliquer pourquoi et comment cet échec commercial, ce serait bien aléatoire. Une chose est évidente pourtant : *Looker* est un film de qualité, de grande qualité, qui a attendu trop longtemps, avant de trouver un distributeur dans l'hexagone. Au public français de lui faire rendre justice !

Maïe TOULLEC

la FORTERESSE NOIRE

LA FORTERESSE NOIRE (The Keep) U.S.A./1982-83 Réal. Michael Mann. Prod. : Gene Kikwood et Howard W. Koch Jr. Scén. : M. Mann d'après le roman de F. Paul Wilson. Le Donjon. Photo. Alex Thomson. Mont. : Dav Hönig. Mus. : Tangerine Dream. Dessinateur de « Molassar » : Enki Bilal. Supervision effets spéciaux : Nick Allder. Superv. ef. maquill. : Nick Meley. Tourné au Shepperton Studio Centre, Middlesex (Angleterre) et en extérieur en Gales du Nord. Distr. : C.I.C. Int. Scott Glenn (Glæken Trismegistus), Albert Watson (Eva Cuzal), Jürgen Prochnow (Le Capitaine Wiermann), Robert Prosky (Le Père Fonscu), Gabriel Byrne (L'Officier SS Kœmpfer), Ian McKellen (Dr. Theodore Cuzal), Morgan Sheppard (Alexandru, le gardien), Michael Carter (Radu Molassar).



Le bien contre le mal... l'affrontement le plus stéréotypé qui puisse exister. A priori, bâtir un film sur cet antagonisme de toujours condamne l'œuvre en question à crouler sous une avalanche de poncifs dont dire qu'ils sont écoulés est un bien faible mot. La Forteresse Noire se risque néanmoins à assurer une nouvelle fois cette dualité que le genre connaît bien.

Pour un film fantastique, le cadre et l'époque sortent des normes - 1941, en Roumanie. Dans un minuscule village perdu dans les montagnes, les allemands surviennent et investissent les lieux y compris une forteresse qui n'en est pas vraiment une. Par accident quelques soldats libèrent une entité satanique, prisonnière de ces maux depuis la nuit des temps. Molassar, c'est ainsi que s'appelle ce démon tout droit sorti de l'imagination tourmentée d'un Lovecraft, menace de se répandre sur le monde pour y semer la mort, au détriment même de Hitler. Le mal contre le mal... un combat dont l'issue paraît évidente non seulement parce que les deux forces représentent une seule et même valeur mais surtout parce que Molassar symbolise l'Esprit, le mal en tant que concept idéaliste et dépourvu des alibis odieux et dérisoires que la pureté de la race et la grandeur du Reich, promulgués par des nazis dépassés par la matérialisation soudaine de leur inconscient. Un inconscient spirituel qui refuse de s'allier avec la chair. Un tel discours aurait pu aboutir à une impasse si le metteur-en-scène n'avait pris soin d'opposer deux tirades du dialogue.

À l'évocation des camps de la Mort, Molassar ironise (involontairement) : «...des endroits où l'on se rassemble pour mourir...» tandis que le chef des S.S. place avec un cynisme déplaçant : «...on y rentre par la porte pour y sortir par la cheminée...» deux phrases qui situent bien l'anticongrisme des auteurs. Non satisfait de cette variation étonnante sur la dualité éternelle bien-mal, Michael Mann complique le récit par l'apparition de Glæken Trismegistus, être immortel et détenteur des valeurs positives de la forteresse, l'autre, vainqueur du mal, est entraîné dans son sillage. On songe alors à Dark Crystal, où, également dans une apothéose lyrique, les deux pôles (maléfaisants Skeksis et gentils Mystiques) se confondaient pour retrouver une sérénité perdue. Difficile de ne pas céder à la christianisation avec un tel génouement à la manière de La Malédiction Finale qui, il y est vrai, en mettant-en-scène l'antéchrist admettait l'existence de Dieu du même coup. Pourtant ici, pas une once de Bonheurisme et même, paradoxalement, sur un thème aussi ouvert aux spéculations liturgiques, un athéisme virulent est nettement perceptible à travers quelques détails de scénario (Glæken faisant l'amour, ses bras formant une croix avec ceux de sa partenaire, le prêtre prétendant détenir le monopole du « bien » confie un crucifix à un athée, crucifix qui, ensuite, en possession d'un nazi ne suffit pas à repousser Molassar qui le saisira même...).

D'une grande richesse thématique, La Forteresse Noire bénéficie également d'une mise-en-scène stylisée à l'extrême dans tous ses effets, aussi « planants » que la superbe musique de Tangerine Dream qui contraste si bien avec l'environnement folklorique que le film dépasse cet enracinement historique pour gagner une grandeur universelle qui n'appartient qu'aux contes. Des images limpides presque cristallines soudainement envahies par des clartés aveuglantes qui n'ont rien de divines, de beaux ralentis quasiment chorégraphiques, des effets-spéciaux brefs mais efficaces achèvent de faire de La Forteresse Noire une grande réussite, un film en retrait total de toutes les modes, séries, plagats qui traversent le cinéma fantastique.

Michael TAYLOR.

Ciné choc actualité

La FORTERESSE NOIRE



LA MYSTÉRIEUSE PHOTO «CHOC»



Un nom à retenir : Jon McCallum, un nouveau maquilleur génial spécialisé dans l'horreur. Verrons-nous en France son travail prodigieux pour les deux films de Fred Olen Ray : *Scalps* (la vengeance d'un effrayant démon indien) et *Bichazard* (de terrifiantes créatures extra-terrestres menacent la terre) ?



Si, depuis de glorieux ancêtres *Midi-Minuit Fantastique* et *Famous Monsters Of Filmland*, cette rubrique ne baïlle pas par son originalité, elle nous permettra toutefois de vous présenter d'énigmatiques photos étranges ou horribles. Dans quel film (distribué en France) peut-on voir ce malheureux personnage ? Envoyez vite vos réponses à Cinéchoc.



▲ Un futur chef-d'œuvre de l'héroïc-fantasy ? En tout cas, le presbook de *Escape From Beyond* de Ferdinando Baldi, avec Tony Anthony (*Western en Relief*), est superbe et représente une suite de tableaux tous plus délirants les uns que les autres...

Vidéo : Sortie, chez Warner, de l'excellent polar *J'aurai ta Peau* d'après le roman de Mickey Spillane. Un maniaque fétichiste, amateur de perruques rousses lui rappelant sa mère, terrorise et torture de jolies filles. Parmi ses victimes : deux jumelles (Lynette et Lee Anne Harris, vedettes du récent film d'héroïc-fantasy produit par Corman : *Scorceress*) et la sculpturale Laurane Landon (l'une des catcheuses de *Deux Filles au Tapis*) que nous reverrons bientôt dans *Hundra* (cassette éditée par Hollywood Video).



CURIOSA
C'EST AUTRE CHOSE

CURIOSA

n°16

estampes, gravures,



Chefs d'œuvre de l'érotisme

20f.

N°16

Un recueil de documents érotiques exceptionnels et rares : bibelots, gravures, estampes, photographies, objets usuels...

Curiosa : l'expression d'une sexualité raffinée à travers les siècles et les civilisations

DANS TOUS LES KIOSQUES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

MARCHANDS DE MORTS...
EXTERMINATEURS
DU 21^{ème} SIECLE...



LES NOUVEAUX BARBARES

un film de ENZO G. CASTELLARI
FRED WILLIAMSON - TIMOTHY BRENT - GEORGE EASTMAN
ANNA KANAKIS - THOMAS MOORE